

ERROR: ioerror

OFFENDING COMMAND: image *sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,*

mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)

STACK:

-dictionary-



Louis le Grand 1^{ère} supérieure 1926-1927
Légende de la photo

Missonnier / Mayzounave / Geofroy / Raoul Audibert / Maurice Pinot ? / Lucien Paye / Jean Gibely / Jeanton Jean Sainte-Fare-Garnot / Garson / Robert Genaille / Rollat / Jacques Talagrand / Pierre Frémy / Jean ? IMBERT / Jean-Magloire Dorange ? / Jean Collart / Jacques Baron ? / Bony Pierre-Jean ? Launey / Sers / Claudel / Roger (Gilbert)-Lecomte / Jean Frois-Wittman ? / André / Le Tourneau / Contat ou Coutat / Fred Semach / Madry / Maurice Le Lannou / Joseph ? Grelier Prosper Jardin / Carrez / Dupouy / Roger Lefèvre / Arbian ou Maurice ? Avéran ? / Bonheure / Clerc / Ribaillier / Jean Chabbal / José Lupin / **Maurice Bardèche** / **Robert Brasillach** / Jean Beaufret Bérard / Paul Gadenne / Albert / Jean Martin / Collombier / Jean Simon ? / Hubert / Guibert / Paul Arousseau / Marc Talagrand / Minart / Farchy Claude Cahen / Bourgeois / Weissmuller / Roger Texier / Ferdinand Alquié / M. René Canat / M. Gaston Cayrou ? / Imberty / Jules Heidet ? / Marcel Simon / André Bataille / Boyer / Jean Mariat

Absents : Jacques Cahen ? / Pierre Lecène / Roger Vaillant / R ? Guillaud / Debroue / Lafarge

**Association des Amis de Robert
Brasillach**

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.-/40 Euros. À
doubler pour un exemplaire numéroté des
Cahiers sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre de P. Junod
(ARB), ccp 12-94222-9 Genève.

France : Chèque en Euros à l'ordre des
ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des
ARB, Compte 310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.

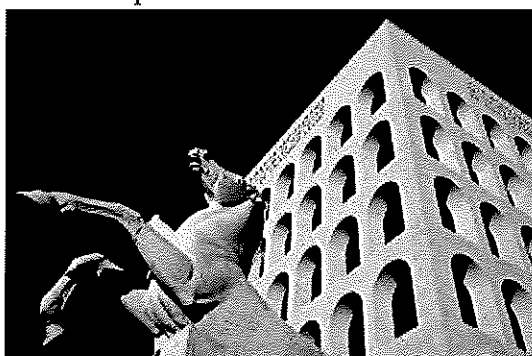
Autres pays : Mandat postal international
en CHF sur le CCP 17-636362-6-Genève

SOMMAIRE

- Page 2 : Sommaire ; mot du président
- Pages 3-5 : En bref
- Pages 5-10 : Blog des ARB
- Page 11 : Ceux qui ont parlé de Brasillach, *Le Choc du Mois*
- Page 12 : On parle des ARB
- Pages 12-14 : Presse, *Livr'Arbitre* ; Lettre au ministre de l'intérieur
- Pages 15-22 : Regardez à droite, *Marie Gil*
- Pages 23-36 : Brasillach sur le net
- Page 36 : L'école (informelle) contre-révolutionnaire, *Présent*
- Page 37-38 : Lectures ; La tragédie de l'épuration, *Paraz le rebelle*
- Page 39 : Librairie les oies sauvages
- Page 40 : L'autre Europe de Maurice Bardèche

Photo mystère ... *Un peuple de poètes, d'artistes, de héros, de Saints, de penseurs...*

L'édifice dont nous avons publié la photo en première page de notre précédent Bulletin a suscité la curiosité de plusieurs lecteurs, alors que nous le pensions connu de tous. Mea culpa! Il s'agit du **Palais de la civilisation italienne**, ouvrage emblématique de l'Architecture monumentale fasciste de style néoclassique, construit entre 1938 et 1940 dans la banlieue romaine. Ce cube blanc colossal est situé au cœur du quartier de l'EUR (*Esposizione Universale Roma* qui devait se tenir en 1942 pour célébrer le 20e anniversaire de la Marche sur Rome). Egalement appelé le **Colisée carré**, il est formé de 54 arches par face, chacune des 28 arcades abritant une statue illustrant les arts et l'artisanat, le tout flanqué de quatre sculptures équestres représentant les Dioscures. Influencé par les lignes esthétiques du Novecento et celles du Gruppo 7 et MIAR, le bâtiment l'est aussi par le style futuriste et avant-gardiste de l'entre-deux-guerres. Y fut notamment associé, l'architecte G. Pagano qui côtoya l'urbaniste favori de Mussolini, M. Piacentini. Si, avec Malraux, on peut considérer que le Fascisme incarna une vision esthétique du monde, alors cet ouvrage est représentatif de la fascination qu'exercera l'Italie de Mussolini sur les intellectuels, comme Brasillach ou Drieu, qui ne croyaient plus aux démocraties finissantes et stériles de l'après guerre. Et pas honteux pour un sou, les Italiens ont récemment restauré ce symbole du *Fascisme immense et rouge* pour en faire un musée...



Jean-Luc Jeener, moitié samouraï, moitié apôtre

(...) L'intégrale de Montherlant avec 16 pièces présentées en ce moment depuis le 26 juin fait suite à celle consacrée à Feydeau en 65 pièces ! Il y eut aussi Racine, Corneille, Hugo, Claudel, Marivaux et l'on attend Shakespeare à partir de juin 2007 et peut-être Guitry que Jean-Luc Jeener, avoue-t-il, adorerait monter. On rêverait aussi à une intégrale Anouilh... Dans le cadre des cycles thématiques (à partir de janvier, le prochain traitera du « *Cœur et l'esprit* »), on a pu voir plusieurs œuvres consacrées à Jeanne d'Arc ou une pièce de Brasillach (*La Reine de Césarée*), laquelle fit couler un peu d'encre pas toujours très sympathique (...).

Michel Arbier, *Le Choc du Mois n°6, novembre 2006*

Justice d'exception et politique : la potion amère

(...) En France, quatre années d'occupation allemande avaient suffi, au-delà des clivages politiques traditionnels à opposer, dans un conflit spécifiquement national, les partisans du gouvernement de Vichy à ceux du général De Gaulle. La libération offrait au peuple français, soudain entièrement rassemblé autour du gouvernement provisoire, son unité et son identité. C'est devant les cours de justice que les Français souhaitaient voir juger les criées et les trahisons. C'est également devant elles que ces mêmes hommes, qui avaient cru et suivi le maréchal Pétain, allaient recouvrer leur honneur et mettre un terme à cette « *période trouble* » de leur mémoire. La plupart des décisions prononcées par les cours de justice, n'eurent pas cet éclat, d'autant moins que le temps passait (certes sans apaiser les douleurs, mais il passait), que les procès d'ampleur nationale que connurent la Haute cour ou la cour de Justice de Paris tel le procès de Robert Brasillach (...) »

François-Xavier Gosselin, *L'Actualité de l'Histoire, mars 2005*

La Louable liberté de ton de Rivarol

(...) Inébranlable, inexpugnable, mû par une force incoercible, vaillant, trempé d'acier, Jérôme Bourbon a eu le mérite de rappeler dans l'édition du 6 janvier quel était le panthéon idéologique du journal (Drumont, Barrés, Bardèche, Maurras, Brasillach, Vallat, le Maréchal) c'est un message et un signal fort envoyés à tous les pleutres qui siègent aujourd'hui au firmament de tous les partis qui se disent pourtant anti-Systèmes (FN, Bloc Identitaire, AF, etc...)

David Veyseyre, *Rivarol*, 20 janvier 2012

Pourquoi tant de haine envers Brasillach ?

C'est toujours avec joie que je lis un poème de Brasillach dans votre journal (*Rivarol* n°2886). Comme cela, on pense toujours à lui. D'ailleurs, au moment de Noël, lors de ses vœux sur Internet, J-M. Le Pen a évoqué ce même poème. Ça n'a pas raté : sur le blog de Birenbaum, un déluge de calomnies a couvert mon écrivain préféré. On a l'habitude ! Mais

quand arrêtera-t-on d'instrumentaliser Brasillach ? Quand nos ennemis arrêteront-ils leurs affreux salmigondis sur un écrivain dont ils n'ont jamais lu une ligne ? J'ai l'impression que, depuis février 1945, on l'a fusillé au moins une dizaine de fois par an ! Pourquoi tant de haine ? J'ai envie de dire à ses détracteurs : « Oubliez tous vos préjugés et lisez un ouvrage de Brasillach » (il y a le choix : une trentaine de volumes différents en quinze ans !) et on pourra enfin parler de son œuvre et de son talent et pas de son parcours dans *Je Suis Partout*.

Il reste une question sans réponse : pourquoi avoir fusillé Brasillach le 6 février 1945 ? Après avoir lu et relu tous les tenants et aboutissants de son procès, on en reste coi. Ou alors, si on comprend bien le délibéré (« intelligence avec l'ennemi »), il aurait fallu fusiller des millions de Français en 1945 ! Et de la même façon, en 1989, lors de la chute du Mur de Berlin, fusiller tous les intellectuels communistes !

Le 12 mars 1945, Louis Jovet, qui ne comprenait pas que De Gaulle ait refusé la grâce, se vit répondre par le général : « *Plus le mauvais exemple vient de haut, moins il est pardonnable. Brasillach était l'un des plus grands espoirs de la littérature française.* » Tout était dit.

PS : Embrassez de ma part Anne Brassié et remerciez-la pour son travail sur Robert.

M. Serge G., *Rivarol* n°2894, 27 février 2008

Céline revient !

Peut-être préférera-t-il, aux considérations sur l'argot ou l'évolution de l'écriture, la contribution publiée en 1977 dans *Les Cahiers des Amis de Robert Brasillach* sur ce que l'auteur intitule *Le Rendez-vous manqué*.

Il y rappelle la réception fort mitigée de *Mort à crédit* par l'auteur des *Sept Couleurs* et insiste sur la différence fondamentale qui sépare les deux auteurs : « *Pour le premier (Céline), le recours au racisme, l'alliance avec les racistes est une question primordiale, pour le second (Brasillach), il s'agit d'un problème politique parmi d'autres que le nationalisme saura traiter et résoudre par des voies politiques* ». Il y évoque la détérioration de leurs rapports et, sur les propos du Dr Destouches après l'exécution de Brasillach, conclut que « *ce qui caractérise le génie de Céline est l'absence quasi-totale de bon goût* ». C'est vrai. Mais saurait-on attendre du vociférateur tonitruant qu'il manie aussi l'euphémisme ?

Les Livres propos de P-L- Moudenc, *Rivarol* n°2876, 17 octobre 2008

Besson comme Brasillach

Interrogé le 30 avril par *France Info* sur le cas des enfants de clandestins inclus dans l'arrêté de reconduction à la frontière frappant leurs parents, le ministre de l'Immigration a répondu qu'il était « d'avis qu'il ne fallait pas séparer les enfants ». Le ministre a raison, mais c'est cette phrase exacte (appliquée aux enfants de familles juives déportées pendant la Seconde Guerre Mondiale) qui fut tant reprochée à Robert Brasillach à son procès et justifia en partie sa condamnation à mort. Besson le sait-il ?

Rivarol n°2904, 7 mai 2009

Béraud, Brasillach et Jacques Martin

Dans sa livraison n°6, les *Cahiers Henri Béraud* donnent un extrait de la préface de Jacques Martin de l'édition de 1981 du *Martyr de l'obèse* parue chez Horvath : il y est question de Brasillach :

(...) Béraud avait le corps de Falstaff, mais l'âme de Roméo.

Hélas pour lui, la chair l'emporta sur l'esprit et il se retrouva Harpagon malgré lui d'une tendresse qu'il emmagasinait faute de ne trouver personne qui fût digne de la recevoir. Ce Béraud-là qui a dû pleurer des nuits entières en apprenant le suicide de Salengro, ce Béraud, qui en voulait à tout le monde, et même à l'Angleterre, ce faux bon vivant avait une âme qui s'exprime tout entière dans le *Martyr de l'obèse* que j'ai l'immodestie, lecteurs, de préfacer au nom d'une confraternité des « taulards de la graisse », pénitencier dont je me suis évadé il y a quelques mois seulement.

Les « Business-book » du côté de chez Plon, les Scudery de la chose écrite, les « trouduc » de l'exégèse vous diront que *la princesse de Clèves* est le grand roman d'amour de la littérature française. Connards... le plus grand roman d'amour de la littérature française, c'est le *Martyr de l'obèse* qui précède d'une encolure le *Comme le temps passe* de cette « malheureuse » Robert Brasillach. (...)

Cahiers Henri Béraud n° VI, hiver 2000-2001

PUBLIE SUR LE BLOG DES A.R.B

Mercredi 11 juillet 2012

Claude Maubourguet (18.XII.1921 - 8.VII.2012)

Annick et Jean-Claude MOT,
Bertrand et Annick RIVAIN,
Patrice MAUBOURGUET et Anne, Catherine et François BERNARD,
ses enfants ;

ses dix-sept petits-enfants,

ses vingt-huit arrière-petits-enfants,

ses trois arrière-arrière-petits-enfants sont la tristesse de faire part du décès de Claude MAUBOURGUET, survenu à Paris, le 8 juillet 2012, à l'âge de 90 ans.

La messe sera célébrée le mercredi 11 juillet 2012, à 10 h 30, en l'église Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, 14, place Etienne-Pernet, Paris (15e). 41, avenue Paul-Doumer, 75116 Paris.

paru dans le "carnet" de *La Dordogne Libre* et du *Figaro*.

Samedi 30 juin 2012

Deux Robert

« Curieux quand même que les deux hommes qui auront compté (le) plus pour moi, se prénomment tous les deux Robert... », écrivait François Brigneau dans une lettre d'avril 2008 reproduite dans le numéro 336 de *Faits & Documents* (15-31 mai 2012, p.12). (NDLR : les deux Robert en question étant Brasillach et Faurisson).

Dimanche 10 juin 2012

Oeuvre française

Yvan Benedetti évoque Maurice Bardèche au début de l'entretien qu'il a donné à Méridien 0 (diffusé le 10 juin 2012).

Jeudi 7 juin 2012

Qualité du cinéma français

Un article de Robert Brasillach est cité par Guillaume Vernet dans une communication à l'Institut d'histoire du temps présent sur "La Qualité du cinéma français de l'après-Seconde Guerre mondiale : un mythe à objectiver".

Lundi 6 février 2012

"Sexe et BB"

Un article relatif à *L'Histoire du cinéma* de Maurice Bardèche et Robert Brasillach vient de paraître sur le blog "Mister Arkadin" : "Sexe et BB" :

Dans son dernier ouvrage sur « les pornocrates », dans lequel il propose une « histoire du ciné X français par celles et ceux qui l'ont fait »¹, Jacques Zimmer revient sur les accusations de pornographe qui entachèrent la réputation du producteur Bernard Natan (page 37). À propos de ce qu'il qualifie d'« "affaire" vague et insignifiante de 1911 » ayant tout de même suscité une rumeur persistante, Zimmer, après avoir posé une bonne question (« pour ce qui me concerne : "et alors ?" »)², de manière incidente (entre parenthèses seulement), il écrit que « [sa] première mention semble être celle de Maurice Bardèche et Robert Brasillach » (dans leur *Histoire du cinéma* de 1935). Zimmer a plus clairement laissé entendre sur France Culture (émission « Mauvais genres » du 29 octobre 2011) qu'il était logique que ce soit des journalistes d'extrême droite qui ait colporté cette campagne de presse calomnieuse, dont la dimension antisémite ne serait pas absente³.

Or, en se reportant à la source principale de Zimmer sur le sujet, le livre d'André RosselKirschen⁴, on remarque assez vite qu'autant Bardèche et Brasillach y sont mentionnés

¹ *Histoires du cinéma X - Par celles et ceux qui l'ont conçu, produit, interprété ou commenté*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 1^{er} septembre 2011, 448 p.

² Je me suis en effet toujours demandé pourquoi les biographes et descendants de Bernard Natan dénonçaient avec tant de virulence la rumeur selon laquelle celui-ci aurait joué dans des films pornographiques (qu'il aurait tout mis en œuvre pour faire disparaître une fois devenu un notable respectable et puissant dans les années 1930, la circulation de ces films alimentant les opérations de chantage dont il aurait été victime). Autant on peut comprendre qu'ils veulent tordre le coup à la réputation de margoulin de Bernard Natan, nécessaire à sa réhabilitation, autant je comprends mal pourquoi sa réputation de pornographe les mettait si mal à l'aise, comme si la seconde rendait probable la première : par un de ses renversements dont l'Histoire est coutumière, la seconde ne le rendrait-il pas dorénavant sympathique

³ Il est ironique que Zimmer, *a contrario*, prétende que personne ne contesterait que ce fut à juste titre que Natan fut condamné pour escroquerie. Notons d'ailleurs que la presse d'extrême-gauche propage encore cette idée, comme le faisait Michel Boujut, parlant de « juif roumain » et « escroc notoire » dans *Charlie-Hebdo* (7 décembre 1994).

⁴ *Pathé Nathé la véritable histoire. Contribution à l'avènement du cinéma parlant en France*, Les Indépendants du 1^{er} siècle / Pilote 24 Éditions, 2004, 302 p.

« Visions d'art ».

Il était une autre source, aussi traditionnelle, aussi inévitable, à laquelle le cinéma devait immédiatement puiser. Là aussi, il s'agissait en un sens de la postérité scénique de la Carte Postale. Mais c'étaient des cartes postales un peu particulières. Ces scènes que les catalogues appellent joliment *Scènes d'un caractère piquant* avaient été inventées par Pirou, le grand photographe parisien, le *photographe des rois*, qui avait eu l'idée de réunir en un album de « Visions d'art » quelques photos séduisantes de Mlle Louise Milly. Un de ses amis pensa faire bénéficier le cinéma de ces promesses de succès. Sous la direction de Pirou et de Léar, l'album devint un film. On le baptisa le *Coucher de la Mariée*. Et l'on dut construire deux salles nouvelles pour répondre au succès qui l'accueillit.

Et pourtant ces tableaux n'offrent plus guère aujourd'hui que les éléments d'un comique fort savoureux, auquel, dans les rétrospectives, on devrait bien faire une plus large place. Il n'est rien qui soit plus irrésistible pour nous, rien de plus étonnant comme document moral sur l'époque de l'Exposition que ces *Soubrettes indiscrètes* et ces *Flirts en chemin de fer*, puérils et réticents, où des messieurs en jaquette et pourvus de grands faux-cols se penchent sur des dames en corsage de brocart et en bottines à boutons avec une désinvolture si voisine de la pruderie. Le maillot couleur de chair des équilibristes d'où passent les bras plus bronzés et au bout de la jambe les orteils, la chevelure soigneusement frisée, une grotte d'opéra-comique : c'est le *Jugement de Pâris*. Un *Réveil de Chrysis* est annoncé sur un ton lyrique : « *Dans une atmosphère de parfums d'Orient, Chrysis s'éveille. Une négresse lui prodigue respectueusement les soins du lever pendant que Chrysis soulève de sa couche langoureusement son corps encore alangui par le sommeil.* » Tout cela pour quarante francs.

En y mettant le prix, on pouvait voir Mlle Milly de l'Opéra fumer une cigarette dans un luxueux intérieur de demi-mondaine, ou chercher vainement une puce dans son jupon de tussor. Une *Mondaine au bain* recevait dans une baignoire pavoisée de soieries nuptiales et en face d'un cocasse paravent japonais où des oiseaux des îles batifolaient sur les bambous. Ailleurs, des *Dames de la Cour*, vêtues comme la Théodora de Sardou, inauguraient ces expositions d'appas à la mode antique promises à une si belle carrière dans les maisons closes.

On s'adressa assez vite pour ce genre de scènes (et il en était d'autres plus hardies) à des professionnelles du déshabillage. Mais on prétend qu'aux temps héroïques, les producteurs eux-mêmes n'hésitaient pas à participer à ce singulier travail. On raconte que certains producteurs français se seraient personnellement si distingués, à leurs débuts, dans ces visions d'art, qu'on aurait regardé comme absolument impossible, à cause de cela, de leur décerner, par la suite, les hautes récompenses honorifiques que leur aurait values de glorieuses carrières. Croira-t-on facilement que d'intelligents collectionneurs se feraient, comme on l'assure, d'importants revenus, grâce aux seules libéralités que leur concèdent des producteurs chenus, peu soucieux de voir leurs premières œuvres connaître une trop grande publicité ? Il est sans doute assez étrange de penser que tel vieux ménage, aujourd'hui poudreux de respectabilité, fit jadis les délices de quelques amateurs de tableaux vivants, que M. Bernard Natan, comme nous l'ont appris les journaux d'échos, joua, au temps où il se nommait simplement Tannenzaft, et où il n'était pas le potentat du cinéma dit français des environs de 1930, les rôles de moines rabelaisiens et de fêtards vite déshabillés dont les catalogues de l'époque nous apprennent qu'ils connurent un gros succès. Jetons un voile : il serait excessif de prétendre, comme on l'a fait, que le cinéma est né dans un mauvais lieu. On ne peut nier qu'il y ait fait, en partie, son éducation. Et il est singulièrement curieux de voir que certaines sociétés marquent une répugnance extrême à ouvrir leurs archives. Au reste, les maisons closes — il en est d'illustres à Marseille — se sont fait depuis longtemps une spécialité de films obscènes, qui forment ainsi, dès la première heure, une branche vraiment très « spéciale » de cet art nouveau-né.

Quoi qu'il en soit, en ces époques de voluptés, lorsque le spectacle finissait, apparaissait sur l'écran un *Déshabillé féminin*, c'est-à-dire une héroïne de Bataille, dans une chemise du Bon Marché d'un madapolam plus solide que voluptueux, « qui soufflait sa bougie après avoir dit bonsoir. Cette charmante scène, nous disent les prospectus, peut servir comme fin de spectacle ». Cela valait bien, après tout, le baiser final des films sentimentaux d'aujourd'hui.

plusieurs fois parmi les nombreux historiens du cinéma qui ont accredité l'idée que Bernard Natan aurait été un producteur véreux, ils ne sont jamais cités parmi les dénonciateurs du Natan pornographe, y compris pendant l'Occupation. S'ils ne sont certainement pas les principaux propagateurs de cette réputation, ils n'en sont pas assurément les inventeurs, puisqu'elle avait fait l'objet de nombreux échos dans la presse corporative (*Le Courrier*

cinématographique en particulier), mais aussi de la presse générale, la presse financière en ayant fait ses choux gras dès le début des années 1930 (notamment l'hebdomadaire de Marthe Hanau *Forces* et *Le Flambeau financier* en janvier 1931).

Plus surprenant encore, les pages que consacrent Bardèche et Brasillach aux films égrillards des débuts du cinéma ne sont pas dénuées d'indulgence, voire de nostalgie (je reproduis volontairement l'édition de 1943, celle que l'on aurait pu penser la plus susceptible de stigmatiser l'immoralité et le juif Natan).

Vendredi 27 janvier 2012

Michel Onfray sur Robert Brasillach, et Albert Camus

Extrait de *L'Ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, de Michel Onfray (Éditions Flammarion, janvier 2012)

Rebatet, Brasillach et Céline

Le temps passe. Il estompe tout, y compris la colère et la folie contemporaines de la Libération. Marcel Aymé, qui donna romans et nouvelles en feuilletons à *La Gerbe* et à *Je suis partout*, de francs supports collaborationnistes et ne fut jamais inquiété, sollicite Camus, en appelle à la fraternité littéraire, parce qu'il existe du hasard dans les opinions politiques et souhaite le paraphe du philosophe pour obtenir la grâce de Brasillach. Camus répond dans une lettre datée du 27 janvier 1945 : « Je signe, non pas pour l'écrivain qu'il n'estime pas, ni pour l'homme viscéralement méprisé, mais pour le principe d'opposition à la peine de mort – principe dont se moquerait l'ancien normalien qui, dans ses articles de presse, manifestait un antisémitisme et un philonazisme sans mesure. Une fois de plus, Camus songe à l'ami Leynaud et à quelques autres compagnons d'armes. Camus signe ; pas Sartre ni Beauvoir, sous prétexte de porter haut, bien sûr, la fidélité à la mémoire de leurs amis résistants ! Le général de Gaulle refuse la grâce, estimant que le talent

et le statut d'écrivain créent des devoirs. L'auteur des *Sept Couleurs* est fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge. Il avait trente-cinq ans, son procès a duré six heures et le délibéré vingt minutes.

L'année suivante, on le sollicite encore. Cette fois-ci pour Rebatet qui fut l'auteur d'un best-seller sous l'Occupation : *Les Décombres*, un livre antisémite et pronazi salué en 1943 comme le meilleur de l'année par Radio-Vichy – la radio qui embauche Beauvoir l'année suivante. Même réaction ; mêmes motivations. Dans la lettre envoyée au garde des Sceaux le 5 décembre 1946, naïf, Camus croit que les tourments de son âme en prison, l'angoisse de se savoir condamné à mort et peut-être bientôt exécuté, sa mauvaise conscience suffisent comme punitions. Ayant renoncé à la justice et clairement pris le parti de la pitié et de la clémence, il estime montrer ainsi la supériorité de qui sait surmonter son ressentiment sur celui qui, hier, exacerbait cette passion triste. Naïf une seconde fois, Camus croit qu'en cas de grâce, Rebatet comprendrait l'étendue de son erreur.

La condamnation à mort de Lucien Rebatet a été commuée par Vincent Auriol, devenu président de la République, en détention à perpétuité en juillet 1947. Incarcéré à la prison de Clairvaux jusqu'en 1952, Rebatet publie tranquillement des livres aux éditions Gallimard, notamment *Les Deux Étendards* en 1951, *Les Épis mûrs* en 1954. Libéré le 16 juillet 1952, d'abord assigné à résidence, il retrouve Paris en 1954. Il a été ensuite journaliste à *Rivarol* et à *Valeurs actuelles*. En 1965, il vote pour le candidat d'extrême droite Tixier-Vignancour au premier tour de la présidentielle et pour François Mitterrand au second. Il meurt en 1972 à l'âge de soixante-neuf ans.

Naïf, ai-je écrit, Camus l'a été en effet car, outre que Rebatet n'a jamais rien regretté, n'est jamais revenu sur son antisémitisme, n'a nullement fait amende honorable, il a utilisé ses vingt années de liberté recouvrée, d'abord à ne jamais connaître la « mauvaise conscience » que lui supposait Camus, mais ensuite et surtout, à manifester une réelle conscience mauvaise jusqu'au bout. Camus note en effet ceci dans ses *Carnets*, alors qu'il vient

d'obtenir le prix Nobel : « Rebatet ose parler de ma nostalgie de commander des pelotons d'exécution alors qu'il est un de ceux dont j'ai demandé, avec d'autres écrivains de la Résistance, la grâce quand il fut condamné à mort. Il a été gracié, mais il ne me fait pas grâce » (IV. 1266).

Dans le même esprit que Lucien Rebatet, un autre écrivain ne lui fera pas grâce non plus : Jean-Paul Sartre. Le philosophe de *La Nausée* donne en effet des entretiens à John Gerassi en vue d'une biographie autorisée. En février 1972, il vomit sur Camus présenté comme un Pied-noir extrêmement réactionnaire, défenseur de l'Algérie française. Sartre détaille la vie privée du philosophe, puis, parlant des *Temps modernes*, il dit : « Nous avions des disputes sérieuses pour savoir, par exemple, s'il fallait punir les collaborateurs. Camus voulait que Brasillach soit exécuté par exemple. Mauriac ne voulait pas » (286). Sans commentaire.

En janvier 1950, la revue hebdomadaire jadis fondée par Joseph Déjacque, *Le Libertaire*, sollicite des intellectuels, des écrivains, des philosophes sur l'opportunité du procès Céline : l'auteur de *Bagatelles pour un massacre* supporte en bougonnant son exil au Danemark où il bénéficie du statut de réfugié politique, ce qui lui vaut la protection des Danois qui refusent son extradition. La cour de justice de la Seine le juge donc par contumace pour faits de collaboration. Question du journal qui s'élève contre les procès d'opinion : « Que pensez-vous du procès Céline ? ». Réponse de Camus : « La justice politique me répugne. C'est pourquoi je suis d'avis d'arrêter ce procès et de laisser Céline tranquille. Mais vous ne m'en voudrez pas d'ajouter que l'antisémitisme, et particulièrement l'antisémitisme des années 40, me répugne au moins autant. C'est pourquoi je suis d'avis, lorsque Céline aura obtenu ce qu'il veut, qu'on nous laisse tranquilles avec son "cas" » (III. 868-869).

Louis-Ferdinand Céline, qui affirmait dans ses pamphlets déliés qu'Hitler était juif, est finalement condamné à un an de prison, mais la prescription efface cette peine, puis à une amende de l'indignité nationale – le tout disparaît sous le coup d'une

307

grâce accordée en avril 1951. Il rentre alors en France. Gallimard lui propose de nouveaux contrats. La vie reprend normalement. Pour information, Céline écrivait à Jean Voilier le 2 octobre 1947 : « Sartre et Camus et consorts tous aussi fumiers. Triclique de petits branlés à blanc qui sont plutôt disposés à des listes noires qu'à me faire sortir du pétrin » (*Lettres*, Pléiade, 964).

La leçon politique de la guerre

Occupation, Résistance, Collaboration, Épuration constituent nombre d'occasions de développer une positivité, certes, mais négativement : contre la politique sans éthique de l'occupation, Camus propose l'éthique comme politique de la révolution non marxiste à venir ; contre la politique de collaboration de l'Église, il préconise une spiritualité laïque radicale travaillant à la disparition de l'enseignement privé ; contre le même fourvoiement des industriels, il veut un programme de confiscation des biens et de nationalisation ; contre l'épuration indexée sur les passions tristes comme la vengeance et le ressentiment, il aspire à une justice ferme visant à terme le pardon.

Quelles leçons globales Camus tire-t-il de la Guerre – s'il faut entendre sous ce vocable générique et général les fascismes européens, la montée des périls, la déclaration de guerre proprement dite, l'invasion, l'exode, l'armistice, Vichy, Pétain, le pétainisme, la collaboration, la résistance, la libération, l'épuration ? Une fois de plus, les articles de *Combat* réunis dans le premier volume d'*Actuelles* permettent de répondre : au sortir de la guerre, Camus a trente et un an, il dispose déjà d'une philosophie politique claire : un socialisme libertaire internationaliste. En octobre 1948, dans des entretiens avec Nicola Chiaromonte, il l'affirme clairement : « Les questions qui provoquent ma colère, ce sont le nationalisme, le colonialisme, l'injustice sociale et l'absurdité de l'État moderne » (II. 720). Peut-on être plus clair ?

Dans ses *Entretiens avec Sartre*, (Grasset), John Gerassi rapporte les propos désobligeants que son interlocuteur tient constamment à l'endroit de Camus. Il n'hésite pas à lui faire endosser des idées qui ne sont pas les siennes. Ainsi quand il affirme : « Camus voulait que Brasillach soit exécuté, par exemple. Mauriac ne voulait pas. Castor non plus » (286). Or, à l'inverse de ce que Sartre affirme éhontément, Camus s'est opposé à cette exécution (Todd, 374) et Beauvoir l'a souhaitée ! Concernant la pétition de demande de grâce de l'écrivain collaborateur, Olivier Todd écrit : « Sartre, Simone de Beauvoir et quelques autres refusèrent de signer. » Puis, à propos de Beauvoir, il ajoute : « Si elle levait un doigt en faveur de Brasillach, elle mériterait, dit-elle, que ses amis lui "crachent au visage" » (375). Voilà en quelle estime Sartre tient la vérité historique.

552

CEUX QUI ONT PARLE DE BRASILLACH

Les vainqueurs de 1945 et leurs héritiers se sont évertués à présenter **Robert Brasillach** comme un collaborateur pro-nazi, appelant à l'extermination des enfants juifs (en raison d'une citation mal interprétée *a posteriori*). Le personnage fut cloué au pilori. Au contraire, ses zélés en ont souvent fait – parfois involontairement – un jeune écrivain un peu aseptisé doublé d'un doux poète martyr, sans grand sens politique. En somme, le contraire d'un **Drieu**.

Ce portrait simplificateur de Brasillach a été tracé par des admirateurs qui ont souhaité gommer tout trait comportemental pouvant justifier ses idées et son engagement intellectuel dans la Collaboration. Autrement dit, **Rebatet** – n'étant pas rachetable en raison de son extrémisme fasciste, de sa lâcheté lors de son procès et de sa fin de vie paisible – occupait le créneau du méchant, tandis que le modéré et fusillé Brasillach campait le rôle du gentil.

Au contraire de ces tendances, la biographie d'**Anne Brassié**, publiée en 1987 chez Robert Laffont, *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, revoit le jour en nous restituant l'écrivain sur le plan psychologique et politique avec le plus sûr sérieux et la plus grande honnêteté. Car il s'agit d'une biographie avant tout politique et non d'une hagiographie à caractère littéraire. Elle décrit parfaitement comment un jeune maurassien lorgnant vers le fascisme italien, mais surtout bouleversé par la figure solaire d'un autre poète martyr, **José Antonio Primo de Rivera**, choisit la voie de la collaboration franco-allemande pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Passionnément vivant, Robert Brasillach, né en 1909, aimait la jeunesse, la liberté et l'amitié. Anne Brassié nous retrace également sa liaison amoureuse avec « la femme plus âgée » et nous renvoie à la description de la nuit torride de *Comme le temps passe*. Célébrant le bonheur dans la vie et dans son œuvre, Brasillach est resté fidèle à l'espérance, tout autant qu'à son amour de la France. En témoignent au paroxysme ses paroles prononcées un petit matin du 6 février 1945, au moment d'être fusillé alors que ses yeux sont levés vers le ciel : « *Courage !... Vive la France !* » Quelques minutes plus tôt, il avait serré la main de son procureur. Un geste et une mort christiques.

Alors que l'on commémore le 70^e anniversaire du déclenchement de la guerre civile espagnole, l'ouvrage de Robert Brasillach et **Henri Massis**, *Les Cadets de l'Alcazar*, reparait. Portant sur la résistance héroïque d'hommes appartenant au camp franquiste qui se battirent pendant 72 jours afin de libérer leur ville, l'ouvrage permet de célébrer intimement cet événement historique.

Arnaud Guyot-Jeannin

Robert Brasillach
et Louis Luchessi de Bonfau



Fraction pour tous !

Europa est le quatrième album de Fraction, groupe niçois à la longévité rare sur une scène alternative assez volatile. Il tourne en effet depuis 1994. *Europa* est assurément un disque d'ouverture, dans les thèmes retenus comme dans les sonorités. Une heureuse surprise qui devrait assurer son succès. Parmi les dix titres, certains méritent vraiment le détour. Ainsi ces *Années de plomb*, hommage aux militants de la droite italienne tombés pour leurs idées durant les années 1970 (« *Le drapeau noir à croix celtique a recouvert le corps de tant d'amis assassinés* »...). Autre hommage : celui

rendu à la résistance des Vendéens et des Chouans face aux armées de la République dans *Korenin*.

Groupe enraciné, Fraction vient ensuite accoler sa *Cansoun per Nissa* au traditionnel *Nissa la bella*. *Le Camarade* est la mise en musique d'un des *Poèmes de Fresnes* de **Robert Brasillach**. *Toujours présents*, enfin, est un examen de conscience du doyen des groupes français identitaires.

J. C.

Europa, de Fraction, Label Alternative-s, CD 10 titres, 14 euros.



Le Choc du Mois n° 4, sept. 2006

Jeudi 26 mai 2011

"aucune fidélité"

Extrait d'un entretien avec Alain Finkielkraut paru le 20 mai 2011 dans *Le Monde* ("Le Monde des Livres", p.12) :

"En France, depuis Villon, le salut pour les vauriens c'est la littérature, et une grande oeuvre rachète tous les crimes", écriviez-vous en 1980 dans *Le Juif imaginaire* (Seuil). Ces lignes permettent-elles d'éclairer ce qui demeure un mystère pour beaucoup de vos lecteurs, à savoir votre fidélité envers l'écrivain Renaud Camus ?

Je ne pense pas que l'ignominie puisse être rachetée par un beau style. Je n'ai aucune fidélité à l'égard de quelqu'un comme Brasillach. Pour moi, la littérature ce n'est pas le style, ou du moins le style importe-t-il d'abord comme dévoilement du monde. Renaud Camus n'a commis aucun crime et dans *Du sens* (POL, 2002), il a fait minutieusement justice des accusations proférées contre lui. Mais ses ennemis n'ont pas désarmé. Ils ne se sont pas même donné la peine de lire ce livre. Peu leur importe la vérité. Peu leur importe les oeuvres. Ce qu'ils veulent, c'est pouvoir se mobiliser encore et toujours contre la "Bête immonde". Je suis redevable, en autres choses, à Renaud Camus, de cette magnifique définition : "*La littérature, c'est le reste des opérations comptables du réel.*" J'aimerais que ceux qui sont idéologiquement hostiles à Renaud Camus reconnaissent au moins sa valeur d'écrivain. Je vous le dis, si cela ne se fait pas, c'est parce qu'en France l'amour de la littérature s'est perdu.

ON PARLE DES A.R.B

Le blog contre-révolutionnaire français www.contre-info.com a signalé dans son éphéméride en date du 18 décembre 2011 la fondation des A.R.B. dans les termes suivants : « 1948 . fondation, à Lausanne (Suisse, de l'Association des amis de Robert Brasillach », suivi d'un lien vers un site permettant l'achat de 7 livres de ou sur Brasillach, « librairie française » (www.librairiefrancaise.fr) : *Notre Avant-guerre, les Sept couleurs, Histoire de la guerre d'Espagne, Poèmes de Fresnes ; Robert Brasillach* (Anne Brassié), *Robert Brasillach et le mystère de la mort* (Florence Brière-Loth), *Mes derniers cahiers : A Fresnes au temps de Robert Brasillach* (François Brigneau).

PRESSE

Après avoir pris connaissance du contenu de certains tas de papiers, viennent immédiatement à l'esprit le nombre d'ouvrages paraissant chaque année en France (quelques dizaines de milliers, sauf erreur) et la question : pourquoi en rajouter un d'aussi inutile que *Minuit*, bouquin de plus de 500 pages sur le comportement des écrivains, artistes et intellectuels français pendant l'Occupation, publié par Grasset en octobre 2010 ?

Son auteur, Dan Franck, a-t-il tant de temps à perdre pour se livrer à une aussi rébarbative compilation sur un sujet archi rebattu ? Ce qu'il appelle "récit" n'apportant strictement rien de neuf et se contentant d'égrener les anecdotes les plus éculées (du poids de *L'Être et le néant* au pyjama de Sacha Guitry, en passant par les femmes d'Albert Camus et de Jean Prévost) ne relève-t-il pas plutôt d'un bout-à-bout de fiches journalistiques, voire de la récitation ? Soyons juste : Dan Franck se livre parfois à quelques interprétations de son cru, visant à montrer que, s'il regrette manifestement d'avoir soixante-cinq ans de retard sur l'Épuration, il tient à faire savoir qu'il aurait pu jouer vaillamment son rôle à l'époque.

Prenons le cas le plus emblématique, celui de Robert Brasillach, le fusillé sur lequel les justiciers des heures d'après s'acharnent le plus volontiers (notons cependant que Céline et Drieu sont beaucoup moins épargnés par Franck qu'ils le sont souvent – au moins Franck ne charge-t-il pas les uns, ceux qui, comme par hasard, ont le plus "pris" à la Libération, pour mieux relativiser les torts des autres, sinon pour les en exonérer, tel Pierre Assouline à propos de Lucien Combelle ou de Ramon Fernandez, vis-à-vis duquel Dominique Fernandez adopta la même attitude, piété filiale oblige, dans une récente biographie par trop unanimement célébrée). Passons rapidement sur quelques erreurs factuelles (Brasillach à Nuremberg en 1935, p.159-160 ; *Je suis partout*, appelé *Je chie partout* – ce trait d'esprit raffiné n'est bien entendu pas de l'auteur –, « disparu du paysage quelques années après sa création », p.269 ; Brasillach rendant visite aux Fernandez parmi les « meilleures icônes du PPF de Doriot », p.414), mineures s'agissant d'un livre qui en comporte autant (par exemple Alfred Greven producteur du *Juif Süss*, p.235, Louis Jovet engagé par la Continental, p.238) et qui est aussi peu avare en approximations ou clichés (*Les Visiteurs du soir* manquant de moyens, p.246, ou le jazz mal vu sous l'Occupation car produit d'importation américaine – cf. *Jazz et société sous l'Occupation*, de Gérard Régnier, L'Harmattan, mars 2010). Venons-en au test des enfants. Appelons ainsi la façon dont l'une des phrases les plus discutables de Brasillach est presque systématiquement paraphrasée, tronquée, déformée, réécrite et bien sûr sortie de son contexte pour lui faire dire bien plus qu'elle ne pouvait dire en elle-même. Franck rivalise avec ses nombreux prédécesseurs en forgerie journalistique (et souvent universitaire, hélas) : « Brasillach était rédacteur en chef du journal fasciste et antisémite *Je suis partout* (il regrettait que la déportation des Juifs ne fût pas systématiquement étendue aux enfants). » Rien ici d'extraordinaire, juste la routine du pisse-copie paresseux.

Plus originale que sa façon de s'en prendre non seulement à l'homme Brasillach et à ses prises de position politiques, est la manière dont il tente de disqualifier le critique que fut aussi Brasillach. Que les universitaires les plus honnêtes reconnaissent l'importance de ce dernier est évidemment passé sous silence. Que Chantal Meyer-Plantureux, notamment, dans sa préface à la réédition des *Animateurs de théâtre* chez Complexe, ait établi que Brasillach fut un critique dramatique « curieux de toutes les tentatives d'avant-garde, ne partageant ni les frilosités ni les goûts conventionnels de son camp » ne peut qu'échapper à un Franck peu disposé à s'embarrasser de nuances. Brasillach ayant été un salaud à ses yeux, il ne pouvait qu'agir basement en toutes circonstances. Il ne peut qu'avoir été également un mauvais critique, incapable de juger les œuvres selon le libre exercice de son goût et de sa sagacité. Ainsi ne put-il saluer *Huis-clos* que par opportunisme (p.393-394) : « Georges Bataille était réservé, Jean Guéhenno dubitatif, Alexandre Astruc fasciné. Quant à la presse collabo, elle utilisa la pièce pour opérer une esquisse de volte-face, le vent du débarquement ayant soufflé depuis quelques jours sur la scène française. [...] Robert Brasillach reprit le flambeau [d'André Castelot dans *La Gerbe*] : "Jean-Paul Sartre est à coup sûr aux antipodes de ce que j'aime, de ce à quoi je crois encore. Sa pièce est peut-être le symbole d'un art lucide et pourri, celui dont l'autre après-guerre a essayé de s'approcher sans y réussir – mais je ne crois pas me hasarder beaucoup en disant que par la sécheresse noire de sa ligne, par sa rigueur, par sa pureté démonstrative opposée à son impureté fondamentale, c'en est le chef d'œuvre." De l'art et la manière de préparer un retournement de veste... » On admirera les trois petits points qui visent sans doute à souligner un commentaire si pertinent qu'il se croit définitif. Quelques éléments donnés par ailleurs suffisent pourtant à le réfuter. En exergue au chapitre « Libération » (p.477) est cité Jean Galtier-Boissière : « Le mot qui court : ce n'est plus Je suis partout, c'est Je suis parti. » Or, justement, Robert Brasillach n'est pas parti et a fait face à ses

juges, sans se renier et avec une dignité qu'Alexandre Astruc, mentionné plus haut, nota dans *Combat*. Même un Lucien Rebatet, qui ne se montra pas aussi courageux à son propre procès, plus tardif, ne s'était pas "dégonflé" à la fin de la guerre, signant, à l'été 1944, un bravache « Fidélité au national-socialisme » qui se termine par une note qui paraît s'adresser à ses futurs épurateurs pour leur dire qu'il pourrait être reprochées bien des choses aux jusqu'aboutistes de *Je suis partout*, mais certainement pas d'avoir agi par opportunisme. En outre, la malveillance vis-à-vis de Brasillach s'accompagne, à propos de Sartre, d'un anachronisme, péché majeur d'un récit à prétention historique. S'imaginer, comme le fait Franck, que *Huis-clos*, aux yeux d'un journaliste de la presse collaborationniste, symbolisait alors la Résistance et que feindre de l'apprécier aurait pu permettre de se faire bien voir de celle-ci montre qu'il se fait une idée approximative du rôle de Sartre à l'époque, ainsi que de la façon dont s'est construit le personnage. Si l'on se fiait aux fariboles franckiennes, il faudrait reconnaître à Brasillach un don d'anticipation exceptionnel, puisque, malgré son peu de goût pour l'œuvre de Sartre (en particulier pour *La Nausée*), il avait pris soin de se couvrir dès le 13 avril 1939 en écrivant, dans *L'Action française*, que la nouvelle *Le Mur* était « une réussite absolument incontestable » (cité par Geneviève Idt dans *La Naissance du phénomène Sartre. Raisons d'un succès, 1938-1945*, dir. Ingrid Galster, Le Seuil, 2001, p.60).

Qu'importe de toutes façons à Dan Franck : salir par un petit crachat supplémentaire un écrivain et critique déjà jugé et fusillé ne se refuse pas, les honneurs et papiers de complaisance saluant comme de bien entendu ce genre d'ouvrages ni faits ni à faire.

Pascal Manuel Heu, *Livr'Arbitres* n°5, mars 2011

LETTRE AU MINISTRE DE L'INTERIEUR

Une lettre à Claude Guéant

Dans le cadre de la tuerie de Toulouse, ce 22 mars 2012 un certain Jean-Luc Leopoldi <jl.l@wanadoo.fr> écrivait la présente lettre sur le site du ministère de l'intérieur (le texte de cette lettre est "très peu développé afin de respecter la limite technique" des commentaires, à savoir 1.000 caractères) :

Monsieur le Ministre [M. Claude Guéant],

Vous êtes soit un ignorant soit un menteur, l'un ou l'autre vous disqualifiant pour les fonctions de ministre d'Etat.

Dans le journal télévisé de France 2, à 20h, le 21/03/2012, à Mme Anne-Charlotte Hinet qui vous questionnait sur l'arrestation tardive de Mohamed Merah, vous avez osé répondre: "Madame, en France, vous n'arrêtez pas quelqu'un simplement parce qu'il professe des idées." Dans ce cas, je vous prie de m'expliquer l'existence de la Loi Gayssot (1990) qui institue un délit d'opinion, contrevenant ainsi à l'article 19 de la Déclaration universelle des droits de l'homme, loi qui a permis l'incarcération de Vincent Reynouard (innocent de toute atteinte aux personnes ou aux biens) pour 1 an.

D'autre part, je vous rappelle qu'en France, sous le même régime républicain, le 6 février 1945, l'écrivain Robert Brasillach a été fusillé uniquement pour ses écrits et paroles.

Nous sommes en droit d'attendre un démenti et des excuses publiques sur la même chaîne.

Jean-Luc Léopoldi, professeur de lycée retraité.

Ce courrier a été publié sur plusieurs forums Internet, notamment sur celui de *France 2* et de *Yahoo answers*.

Existe-t-il une esthétique et une poétique de droite ? Telle est la question initiale posée par le colloque organisé à Lille en 1998 dont l'objet était moins l'étude de l'idéologie en elle-même des romanciers de droite que les rapports existant entre idéologie et littérature.

Fallait-il définir préalablement ce que recouvrait le terme de " droite " ? De façon générale, et tel est ce qui ressort des choix objectaux des participants, la droite se définit en creux, en réaction à une gauche seule porteuse d'un programme sous-tendu par une volonté de changer le monde. L'homme de droite est par ailleurs couramment caractérisé par son indépendance, par un goût pour la solitude (note 1 ci-dessous) inséparable de son pessimisme que d'aucuns nomment anti-progressisme. Ceci, tout en rendant difficile l'identification d'un dénominateur commun aux idéologies de droite, explique la nécessité de laisser le champ définitionnel ouvert. Cela explique encore le recours *a posteriori* de Catherine Douzou, dans la préface du volume, à l'autorité des ouvrages de Jean-François Sirinelli (notamment l'ouvrage collectif *Histoire des droites*, Gallimard, 1992) et de René Rémond (*Les Droites en France*, Aubier Montaigne, 1982) : " S'interroger sur l'idéologie de droite au XX^e siècle implique la prise en compte de la diversité des courants englobés par cette appellation. Il y a plusieurs droites et aussi une extrême droite : René Rémond a résumé tout cela. Jean-François Sirinelli a insisté à nouveau sur cette complexité en ouvrant les débats " (p. 6). Il nous apparaît cependant que les choix d'oeuvres manifestés offrent une image singulièrement homogène, sous la diversité des points de vue critiques, de la droite, homogénéité qu'annonçait notre appréhension de l'" homme de droite " comme figure anticonformiste et représentée par l'absence remarquable du conservatisme.

L'ouvrage s'articule autour de deux parties : la première s'intéresse à l'esthétique, à travers le point de vue de la critique, la seconde à la poétique et se fonde sur un choix d'oeuvres romanesques.

I- Esthétique.

L'esthétique est appréhendée dans une double perspective du point de vue de l'objet : les deux premiers articles cherchent à savoir si, dans le roman, l'idéologie politique se reflète, les quatre suivants s'intéressent à la spécificité de l'écriture critique de droite.

Le miroir du roman.

- Frédéric Briot, " L'innocence du roman " (p. 17-26).

La communication propose une tentative de définition de l'esthétique romanesque en question en se fondant sur l'étude de l'influence des discours critiques du Lagarde et Michard de 1974 (XVII^e siècle), de l'*Histoire de la littérature française* de Nisard, du *Manuel illustré d'histoire de la littérature française* de J. Calvet, et des *Morceaux choisis des auteurs français du Moyen Âge à nos jours* de Des Granges. Frédéric Briot affirme l'existence d'une esthétique propre : le roman de droite se définit par son refus de l'affirmation politique, sa pure

motivation littéraire, sa " parfaite innocence " (p. 18). S'amorce ici une des définitions de la figure de l'écrivain de droite, celle fondée sur le désengagement, que nous retrouvons dans les articles de Bruno Curatolo et de Jacques Poirier sur Jacques Laurent. L'auteur renvoie le roman de droite à son modèle classique, à la nostalgie d'un " esprit français " qui se serait épanoui au XVII^e siècle avec Bossuet, Racine et Pascal, à un goût pour les études psychologiques pessimistes, qu'il oppose implicitement au modèle romantique. Son point de vue est clair : l'idée qu'il faut restaurer le classicisme, " c'est à dire la vraie France ", est anti-républicaine (p. 23), et il conclut : " L'innocence est bel et bien un fantasme, et un fantasme coûteux " (p. 25). La démonstration de Frédéric Briot n'implique guère, en réalité, l'esthétique romanesque de droite. L'auteur lui-même le concède : " Que [l]e discours [des manuels] ait été pour une très large part repris sous le régime de la III^e République ne manque certes pas de sel. " (p. 18). L'ironie que manifeste le présent propos à l'encontre d'un classicisme fabriqué ne peut guère atteindre que l'esprit de la III^e République. Le seul corpus représenté dans l'article est celui des manuels scolaires, la critique de droite n'étant convoquée que dans deux brèves citations, du *Corneille* de Robert Brasillach (p. 23) et du *Dix-septième siècle* d'Émile Faguet (p. 24). Certaines affirmations engageant véritablement l'esthétique de droite, telle celle concernant la critique d'*Action Française* qui se fonde sur une étude de Paul Renard au contenu non explicite, ne sont pas étayées.

- Nelly Wolf, " Écritures totalitaires " (p. 27-33).

L'esthétique romanesque de droite n'existe pas. La gauche a un mot d'ordre esthétique, le réalisme socialiste, la droite n'en a pas. Il existe autant de poétiques que de droites, sans compter que les politiques de style correspondent rarement à des positions politiques. Un roman de droite ne se reconnaît qu'à travers l'explicitation paratextuelle des idées de l'auteur, à l'exception des romans à thèse où l'idéologie se substitue au réel. À partir des définitions catégorielles de l'ouvrage de Susan Rubin Suleiman (*Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, PUF, 1983) sont identifiés des procédés narratifs idéologiques : redondance, inambiguïté, contrainte sémantique et transcodage idéologique. Doit alors intervenir l'opposition définie par Hannah Arendt entre totalitarisme et principe d'autorité : le cycle du *Monde réel* d'Aragon " oscille en permanence entre le roman à thèse et l'écriture totalitaire " (p. 30), écriture totalitaire dont le *Gilles* de Drieu offre une illustration emblématique.

Les oppositions très justes convoquées dans la tentative d'appréhension d'une esthétique de droite remettent en cause le présupposé de l'attachement au classicisme : le face à face dans le XIX^e siècle d'un classicisme révolutionnaire et d'un romantisme réactionnaire et, de part et d'autre de la césure centrale du XX^e siècle, celui d'une droite communautariste et d'une droite individualiste.

L'écriture critique

- Luc Rassin, " 'Poète par l'action'. Brasillach critique du roman " (p. 35-43).

Cette étude affirme la spécificité d'une poétique : sont décelées dans l'oeuvre de Brasillach une esthétique plus classique que moderniste et une écriture romanesque fondée sur le dépassement poétique du réel. La critique du romancier est assise sur le coeur et non sur la raison. Si l'on peut cependant retrouver dans ses choix critiques, comme chez Maurras, des

soubassements politiques, il reste que ses choix esthétiques se distinguent radicalement de ceux de Drieu, de Morand et de Céline : il faudrait " parler d'esthétiques romanesques au pluriel " (p. 42). Le présent point de vue apparaît donc comme une synthèse de ceux que présentaient les deux articles précédents. Le cœur du propos est contenu dans une restriction : Brasillach et Drieu, figures d'intellectuels hantés par l'action, se retrouvent dans la volonté de mettre en oeuvre la productivité des mots dans le cadre d'un projet politique.

- Jacques Lecarme, " Brasillach et Drieu critiques des romanciers de leur temps : des critiques de droite ? " (p. 45-63).

L'article s'ouvre sur un retour teinté d'ironie sur l'" étonnant réquisitoire " de Beauvoir sur la pensée de droite (p. 46 ; voir ci-dessous note 2), retour qui vise à mettre en évidence la vanité d'une pensée fondée sur une vision manichéenne de l'homme de droite (Drieu) et l'écueil de l'anachronisme : " On conviendra qu'il n'est pas de bonne méthode de faire servir un gauchiste de 1927 à un portrait-robot de l'écrivain de droite en 1955. " Il faut admettre que " l'idéologie appartient à tel journal plutôt qu'à tel auteur " (p. 50). Contrairement à l'article précédent, l'étude se fonde sur la conviction, étayée, que ce ne sont pas tant les idées que le style qui, chez Drieu comme chez Brasillach, définissent l'écriture critique. L'auteur résume ainsi sa pensée sur Brasillach : "[...] sa norme personnelle n'est pas l'idéologie de droite mais cette curiosité, cette légèreté, cette inconsistance rieuse proche de l'inconscience, qui anime le style de droite le plus aimable, en tout cas le moins rébarbatif. " (p. 55). Pas de poétique de droite non plus chez Drieu, mais une poétique de l'irrégularité qui rencontrerait l'esthétique baroque.

- Marc Dambre, " Roger Nimier critique du roman " (p. 65-78).

Marc Dambre rappelle en ouverture l'absence de définition relative au clivage droite/gauche que nous mentionnions. Clivage polysémique qui appelle l'explicitation d'un choix, ici celui des années 30. Deux précautions préliminaires concernant Nimier introduisent la thèse : le rappel que la critique du romancier mort à trente-six ans est un " travail *in progress* " (p. 65) et la nécessité de séparer le corpus romanesque et la critique sur le roman. L'auteur met en avant la foi maurrassienne de Nimier en la conjonction de la politique et de la littérature et retrouve chez lui ce que dénonçait Beauvoir : l'esthétisme. L'écrivain est en attente d'un " classicisme moderne " (p. 68). Ressortent de l'étude de sa prose critique son anti-intellectualisme et son anti-conformisme, ses rejets du " sérieux " de l'écriture romanesque de gauche, de la prétention philosophique et de la complaisance intellectuelle. Ceci appuie l'expression latente d'une nostalgie face à la mort de l'auteur et à l'effacement du style. Le mépris de la littérature officielle se traduit, comme chez Brasillach, dans un goût pour la vitalité du roman et dans l'exigence d'une invention formelle (Proust, Céline, Joyce). Une constante apparaît dans l'ensemble du corpus critique, celle de " la littérature considérée à la fois comme plaisir et comme risque " (p. 76).

- Bruno Curatolo, " Le style littéraire de droite selon *La Parisienne* " (p. 79-87).

L'étude cherche à cerner l'esthétique de droite à travers la polémique qui a opposé *La Parisienne* de Jacques Laurent aux *Temps modernes*, actualisation, en 1955, de la querelle des " anciens " et des " modernes " ? (p. 79) L'éditorial du premier numéro de *La Parisienne* attaquait de front les *Temps modernes*, " reprenant point par point, pour les contredire, les principes que Sartre avait avancés dans son propre éditorial programmatique. " (p. 79). L'humour, qui est dans cet article au service de la démonstration, repose essentiellement sur les citations et les synthèses objectives des arguments de Beauvoir (p. 82-84), et se fait en ce sens mimétique du style de *La Parisienne*. Passant en effet rapidement sur l'article de Claude Lanzmann de la première livraison des *Temps modernes*, " L'Homme de gauche ", Bruno Curatolo centre son analyse sur l'étude de Beauvoir précédemment mentionnée, " La pensée de droite aujourd'hui " (*Temps modernes*, n° 112-113 & 114-115, printemps-été 1955), et sur les différentes " réponses " à droite : le court article de Paul Sérant, " La Droite de cette dame " (p. 81), la livraison d'octobre 1956 de *La Parisienne*, notamment l'article de Jacques Laurent intitulé " Les droites ", et l'enregistrement du numéro de juin 1955 : " Existe-t-il un style littéraire de droite ? " (note 3). Ce dernier support apporte des réponses comparables à celles qu'avance le présent colloque, dont il est le miroir, si l'on exclut la portée connotative des termes : tout en rejetant *a priori* l'idée d'une distinction entre poétiques de droite et de gauche, les auteurs établissent une " partition " significative : le " romancier [de droite] n'a pas à exprimer des idées ", le style de droite est " élégant, désinvolte ", celui de gauche " laborieux, forgeron, 'prolétaire' " (p. 84) ; le " romancier de droite se préoccupe avant tout d'écrire des romans ", la " littérature de droite est individualiste, celle de gauche sociale " (p. 85). Enfin, l'écrivain de droite est stylisticien, l'esprit de droite étant défini par " la distance, la retenue, le refus du pathos. " (p. 85)

L'article apporte un certain nombre de contradictions aux communications du recueil ; nous retiendrons celles-ci : Jacques Laurent classe Bossuet à gauche pour son style " laborieux ", qui s'oppose à l'élégance et à la désinvolture du style de droite (Fénélon). Le classement symétrique inverse de F. Briot obligeait ce dernier à justifier son point de vue par la césure de 1945, argument dont il faudrait expliciter les fondements. Le même Jacques Laurent perçoit Sartre comme l'héritier de Bourget, laissant entendre que le goût de la droite pour la psychologie est partagé.

II- Une poétique de droite ? Les oeuvres en question.

La seconde partie du recueil explore le champ de la poétique en s'intéressant successivement à trois niveaux d'imprégnation de l'oeuvre par l'idéologie de droite. Un premier ensemble d'auteurs ou d'oeuvres apparaît sans ambiguïté comme de droite : le Barrès du *Jardin de Bérénice*, Jacques Laurent, Denis Tillinac et Gyp et Trilby, " romancières d'extrême droite ". Un second regroupement est centré sur l'étude d'oeuvres sciemment ou inconsciemment plus ambiguës : Paul Morand est appréhendé au travers d'une nouvelle longue de *Fermé la nuit*, Marcel Aymé dans *Le Chemin des écoliers* et Montherlant à travers *La Rose de sable*. Enfin la dernière catégorie, au-delà de l'ambiguïté, est représentée par l'article de Bruno Blanckeman qui s'intéresse aux tendances de la littérature française après 68.

- **Évelyne de Boisgrollier, " Barrès se fige " (p. 91-103).**

Un tournant apparaît dans la poétique barrésienne à partir du *Jardin de Bérénice* (1891), poétique qui peut alors se définir par son opposition au naturalisme. L'auteur identifie ainsi un lien, essentiel à nos yeux, entre réalisme romanesque et idéalisme ou utopisme idéologique et conclut que le salut, dans l'oeuvre de Barrès, vient de l'immobilisme.

- **Jacques Poirier, " Désengagement et romanesque : Jacques Laurent, Sartre et Hegel " (p. 105-114)**

L'intellectuel de droite ne peut plus, après 1945, se présenter comme un héritier : il lui faut "redéfinir un territoire" et "inventer une esthétique" (p.105). La droite est toujours réactionnaire, elle n'est plus conservatrice. La spécificité de la figure de Jacques Laurent dans ce contexte de renouveau et de "modernité" à droite repose sur l'impossibilité de cerner sa position : il affirme son refus d'une poétique de droite et doute de l'existence même d'une pensée de droite. *Histoire égoïste* (La Table ronde, 1976) insiste sur "l'ambiguïté doctrinale" et sur "les contradictions internes" (p. 106) de la pensée droitiste. À partir de l'ouvrage cité de René Rémond, il faut montrer que la multiplicité des chapelles remet en cause la possibilité d'un culte unique. Le "fantôme conceptuel" de l'idéologie (p. 106) n'engage guère, quoi qu'il en soit, l'esthétique : Jacques Laurent croit en l'autonomie du fait littéraire. Jacques Poirier reprend l'idée d'un anti-déterminisme de droite fondé sur l'idée que l'absence de cause est belle, et le Beau prime sur le Vrai et le Bien. Contre Hegel, Marx et Bossuet, Laurent est du côté de l'aléatoire et non du déterminisme. Le roman doit réintroduire dans l'Histoire un espace de jeu, sublimé en une "esthétique de la désinvolture et de la déconstruction" (p. 112). Contre l'esprit de sérieux et le principe de causalité du XIX^e siècle, le retour à l'Ancien Régime est perçu comme le paradis de l'imaginaire : le romancier de droite oppose le roman à tiroir au "grand miroir de l'idée pure". Peut-être risque-t-il de se prendre lui-même au piège de la déconstruction, en se rapprochant dangereusement de l'école formaliste ... (p. 112)

- **Bernard Alavoine, " Denis Tillinac, styliste de la nostalgie " (p. 115-124)**

"Des phrases impertinentes alliées à un humour pince sans rire [...] un style [...] léger" (p. 115) sont à l'origine du rapprochement opéré par la critique entre Tillinac et les Hussards. Or la réalité se distingue souvent de l'apparence. Une première période romanesque (*Spleen en Corrèze*, 1979 et *Le Bonheur à Souillac*, 1982) donne de l'écrivain une image terrienne. Et si les romans qui suivent arrachent l'étiquette régionaliste, Tillinac revient dès les années 90 à son thème de prédilection : "le héros nostalgique en quête de ses racines provinciales" (p. 116). Son itinéraire, jalonné par certains prix de connotation droitiste (Prix Roger Nimier en 1983 et Prix Jacques Chardonne en 1990), "oscille entre la fiction et la politique", oscillation qui s'ouvre sur la synthèse de *Le Retour de d'Artagnan* (1994) qui définit au-delà des clivages de la politique partisane une adhésion emprunte de nostalgie à une "droite mousquetaire". Comme chez Jacques Laurent et les "désengagés" la droite est perçue comme ambiguë et multiple. L'adhésion est conjoncturelle et non absolue : réactive. En se fondant sur l'écriture de Tillinac, Bernard Alavoine affirme son incapacité de définir une poétique de droite dans le cadre d'une communication et avance l'hypothèse d'un imaginaire et d'un style fondés sur "une attitude de repli qui tente avec légèreté de réconcilier bonheur et mélancolie" (p. 123-124).

- Paul Renard, " Gyp et Trilby, romancières d'extrême droite " (p. 125-133)

L'ouvrage de Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, évoqué dans la communication de Nelly Wolf est l'outil dont use ici Paul Renard pour appréhender deux romans populaires de l'entre-deux-guerres, *Le Chambard* (1928) de Gyp et *Bouboule et le Front populaire* de T. Trilby (1937). La seconde catégorie analytique du roman à thèse définie par Suleiman, celle de la " structure antagonique ", est retenue. La pertinence de l'application des quatre lois de ce critère est vérifiée pour chacun des deux romans : les valeurs du protagoniste doivent être de " bonnes valeurs " (p. 126) ; celui-là est assimilé à un groupe (p. 126) ; " il se bat, en tant que membre du groupe, pour la réalisation des bonnes valeurs " (p. 127) et, enfin, il ne " *change pas* " de position au cours du roman (p. 128). Paul Renard complète son application par l'étude du statut des redondances du roman à thèse dans le corpus défini (p. 129-131). Il est bien évident que si ces catégories fonctionnent aux yeux de S. Suleiman avec les grands auteurs, elles semblent faites sur mesure pour la littérature de propagande. Paul Renard cherche à montrer que le roman à thèse n'est pas l'apanage de la gauche. On regrettera donc que la démonstration se fonde sur de bien petits romanciers, bien peu lus.

- Vincent Engel, " Paul Morand ou l'art de l'esthétique adroite " (p. 133-144)

Vincent Engel initie son propos par un retour à la rhétorique en alléguant l'idée de Terry Eagleton que " tout discours critique est politique ", et fait un sort aux clichés et oppositions manichéennes : le style de la droite, c'est le beau style, le style classique, toute esthétique est de droite, toute éthique de gauche. La poïesis s'opposerait alors à la praxis, marxiste. Cherchant un autre angle d'approche, l'auteur décèle dans la poétique de Paul Morand, à travers l'étude de " La nuit de Portofino Kulm ", une apparente esthétique futuriste (fascisante) derrière laquelle se cache une tendance profonde vers l'hédonisme, l'érotisme et l'indifférence au monde.

- Jean-Paul Dufiet, " Une écriture 'asémite' en 1946 ? Marcel Aymé : *Le Chemin des écoliers* " (p. 145-157)

L'étude de la poétique de droite ne peut faire l'économie de la question de l'antisémitisme " et de ses avatars " d'après 1945, le discours raciste ou même antijudaïque (note 4) étant alors devenu impossible (p. 145). Après un retour sur l'absence de sentiment antisémite chez le romancier avant la guerre est définie la thèse d'une écriture volontairement équivoque qualifiée d'" asémite " selon le terme de Charlotte Wardi qui commente la position gidienne : " L'asémite [...] appartient à une famille d'esprit qui cultive la différence mais qui, si elle dresse entre elle et le Juif les murs hermétiques de la race, ne l'exclut pas pour autant de l'humanité, n'incite pas les foules à la haine, à la violence et au massacre. " L'étude de la typologie romanesque met au jour le découplage du discours antisémite dans *Le Chemin des écoliers* : la violence des propos du personnage nazi est constamment relayée par la représentation que les Juifs offrent d'eux-mêmes, construction en écho qui permet " que le roman n'apparaisse pas comme une scandaleuse propagande antisémite " (p. 153). Le roman n'exploite par ailleurs jamais l'idéologie nazie raciste mais cherche à toucher le champ idéologique de la tradition française (assimilation et nationalisme). Par là, il sauvegarde un droit, spécifiquement français, à l'existence de l'antisémitisme.

- Jean-François Domenget, "*La Rose de sable de Montherlant : un roman de gauche ou de droite ?*" (p. 159-170)

L'histoire de *La Rose de sable* manifeste un point d'intersection entre la droite et la gauche digne d'intérêt : roman anticolonialiste, donc "de gauche" (p.159), il est écrit entre 1930 et 1932 par un romancier de droite qui refusa de le publier avant que son propos ne devienne inoffensif, en 1968. Trois mises au point introduisent l'étude : le désengagement ou l'ambiguïté de l'appartenance politique de Montherlant entre 1930 et 1945, le rapport entre l'anticolonialisme et la césure droite/gauche, qui ne va pas de soi, et enfin l'ambiguïté politique du roman lui-même. L'ambiguïté est confirmée par les études diégétique et textuelle : elle réside dans la confrontation d'un style de droite (les maximes, les "aphorismes bourgeois" qui "couvrent un monde déjà fait" et les thèmes héroïques, en référence à R. Barthes, "Le mythe aujourd'hui" [1957], cité p.161.) et d'un discours narratorial anticolonialiste. Le roman narre la découverte, par le personnage, d'une vérité de gauche, personnage qui dans la typologie de Montherlant demeure un héros de droite (thématique du "service inutile" ; motifs de la solitude et du sacrifice) (p. 166).

Nous suggérerons qu'il peut n'y avoir là aucune ambiguïté mais simplement un léger décalage historique : en 1932, Montherlant conserverait le point de vue d'avant 14, où le discours anticolonialiste était de droite.

- Bruno Blanckeman, "*Quand cessent les avant-gardes. Certaines tendances de la littérature française après 1968*" (p. 171-177)

Notre temps est celui de l'inflexion des concepts idéologiques : "rares sont les écrivains à revendiquer aujourd'hui une appartenance politique" (p. 171). L'absence de revendication reflète celle des nomenclatures acceptables de valeurs : l'approche esthétique ne peut emprunter qu'une voie, celle de l'identification des coïncidences éventuelles d'une sensibilité et d'une culture de droite (p. 171). C'est en premier lieu dans la défection des avant-gardes que l'auteur décèle une "réaction" des contemporains qui tournent le dos au Nouveau Roman et au structuralisme et reviennent au plaisir du texte : "Mêmes dans les oeuvres les plus réceptives à l'héritage de la modernité immédiate, celle de Jean Echenoz, de Jean-Philippe Toussaint, de Christian Gailly, la renarrativisation du roman s'impose et le répertoire de la tradition [...] se feuillette, à la libre fantaisie d'un scripteur rebaptisé auteur." (p. 173) La droite est ici encore définie en creux, et le jugement de Bruno Blanckeman peut être résumé dans le mot de Pascal Ory devant ce retour de balancier : "retour à, sans doute, mais le plus souvent d'abord, repli sur" (Pascal Ory, *L'Aventure culturelle française, 1945-1989*, Flammarion, 1989). Quoi qu'il en soit le mouvement répond à un besoin qui entraîne la relégitimation du langage comme ordre fondateur. Le second point est celui de la multiplication des formes autobiographiques, interprétées tantôt comme obsession généalogique tantôt comme écho de l'individualisme du temps. L'influence de l'hérédité et du milieu chez Pierre Bergounioux rappelle ainsi les déterminismes barrésiens du sol et du sang, comme l'exhibitionnisme provocateur d'Hervé Guibert les représentations de l'écrivain chez Barbey, Loti ou Nimier. Est enfin analysée la renaissance d'une écriture du spirituel qui rejette les déterminismes historiques et recherche une littérature du sens accompli. L'enquête de l'auteur sur la tentation métaphysique — voire religieuse chez Nicolas Bréhad ou Christian Bobin —, liée à une spiritualisation du réel apolitique, donc de droite, s'ouvre sur la figure de

Houellebecq dont l'anti-progressisme quasi millénariste est appréhendé au travers des métaphores de la décomposition qui informent l'oeuvre. L'esthétique commune aux oeuvres romanesques contemporaines révélerait donc une sensibilité de droite " moins par volonté agissante que par imprégnation culturelle " (p. 176).

Conclusion

Le XX^e siècle n'est pas un ensemble homogène, ce qui entraîne le regret que certaines études n'aient pas davantage contextualisé leur propos (ainsi le désengagement, théorisé par Jacques Laurent, ne recouvre-t-il pas la même réalité avant-guerre – esthétisme – et après guerre – rhétorique), mais fait également paraître remarquable, *in fine*, la cohérence de l'ensemble. Peut-être les conclusions permettent-elles de définir la seule scission féconde sur le plan de la poétique entre droite et gauche, la frontière qui sépare réalisme et utopisme et se projette, dans une symétrie inversée, dans celle qui oppose idéalisme et réalisme romanesques. On ne peut que regretter les grands absents du colloque : Bernanos, Mauriac, et les romanciers catholiques en général ; Céline, que l'on n'a pas moins de raisons de classer à droite que Drieu, et dont la poétique remet nécessairement en cause l'unité des présentes approches de la question.

Notes

(1) Reprenons une citation de Claude Lanzmann, qui identifie l'homme de droite et le bourgeois, par Bruno Curatolo (p. 86) : " 'Chaque personne est bien seule', a dit Proust ; il résumait ainsi non la condition humaine, mais la condition bourgeoise. " (" L'Homme de gauche " , *Les Temps modernes*, n° 112-113, 1955, p. 1642.)

(2) Simone de Beauvoir, " La pensée de droite, aujourd'hui " , *Privilèges*, Gallimard, 1955 : " [Beauvoir] envisage [...] sereinement la disparition de l'Art et des valeurs esthétiques dans une humanité qui verra le triomphe des masses prolétaires. Simone de Beauvoir, par la suite, ne cessera de rejeter comme bourgeoise l'idée d'oeuvre d'art. " (p. 46).

(3) Enregistrement réalisé par André Parinaud réunissant Jacques Audiberti, Antoine Blondin, Jacques Laurent, Félicien Marceau, Roger Nimier et Paul Sérant. Conçu originellement comme réponse à un article de *L'Express*, l'entretien s'intercale entre deux livraisons des *Temps modernes*, ce qui permet à B. Curatolo de réaliser une confrontation croisée (p. 85).

(4) Nous reprenons deux des trois catégories historiques de l'antisémitisme définies par Bernard Lazare (*L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* [1894], Paris, Crès, 1934, vol. II, p. 53) et reprises depuis par de nombreux historiens : antijudaïsme (chrétien), anticapitalisme et racisme. Il faudrait sans doute ajouter aujourd'hui une quatrième composante, l'anti-sionisme.

Écritures romanesques de droite au XX^e siècle. Questions d'esthétique et de poétique, textes rassemblés par Catherine Douzou et Paul Renard, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2002.

Marie Gil, Université Paris-Sorbonne

Pour ceux qui sont nés après 1945, Koenigsberg est l'ancien nom de la ville prussienne de Kaliningrad, actuellement rattachée à la Russie. On se doute qu'un blog portant ce nom ait fort peu de chance d'être communiste ou social-démocrate... Le blog Koeninsberg a consacré le 6 février 2012 un grand article à Robert Brasillach,

6 Février 1945 Exécution de Robert Brasillach par la vermine gaullo-communiste



Robert Brasillach, né le 31 mars 1909 à Perpignan (Pyrénées-Orientales), fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge, à Arcueil (Seine ; aujourd'hui Val-de-Marne), est un écrivain, journaliste, et critique de cinéma français.

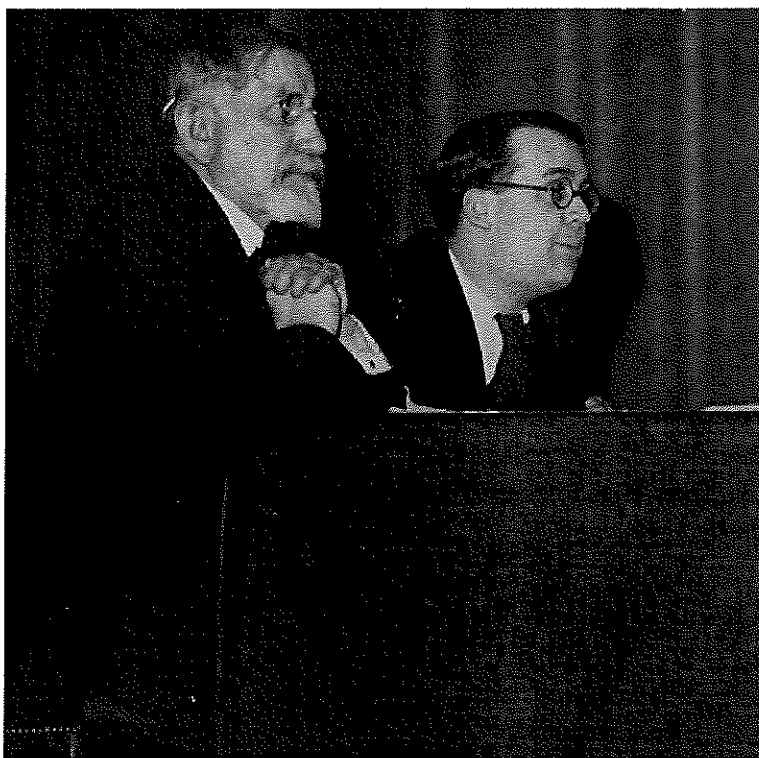
Outre ses activités littéraires, il est également connu pour son engagement politique à l'extrême droite : formé à l'Action française, il évolue vers le fascisme dans les années 1930 (tout en continuant d'écrire dans *L'Action française*), et devient collaborationniste pendant la Seconde Guerre mondiale.

Procès et exécution

En septembre 1944, sa mère et son beau-frère, l'écrivain Maurice Bardèche, ayant été arrêtés pour faire pression sur lui, il se constitue prisonnier auprès de la Préfecture de police de Paris. Il est emprisonné à la prison de Fresnes (actuel Val-de-Marne) et poursuivi pour

intelligence avec l'ennemi. Son procès, qui s'ouvre le 19 janvier 1945 devant la cour d'assises de la Seine, dure 6 heures. Il est condamné à mort le jour même après une délibération de vingt minutes. Sa défense avait été assurée par M^e Jacques Isorni, lequel fut également, quelques mois plus tard, avocat du maréchal Pétain.

Dans les jours qui suivirent, une pétition d'artistes et intellectuels renommés, parmi lesquels Paul Valéry, Paul Claudel, François Mauriac, Daniel-Rops, Albert Camus, Marcel Aymé, Jean Paulhan, Roland Dorgelès, Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, Maurice de Vlaminck, Jean Anouilh, André Barsacq, Jean-Louis Barrault, Thierry Maulnier, etc., demanda au général De Gaulle, chef du gouvernement provisoire, la grâce du condamné. Le général choisit de ne pas commuer la peine prononcée, ce qui entraîna l'exécution de la sentence, à le 6 février suivant, lorsque Brasillach fut fusillé au fort de Montrouge.



avec Charles Maurras

Massacre de Katyn - Emission de Radio (1943) avec Brasillach

http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=iXKjL9q8oFI

Bien des biographes s'interrogent sur les raisons ayant poussé le général De Gaulle à laisser exécuter Robert Brasillach. Selon les témoignages successifs de Louis Vallon et de Louis Jouvét, qui l'interrogèrent sur le sujet, De Gaulle aurait vu dans le dossier de Brasillach la couverture d'un magazine le montrant sous l'uniforme allemand. Il y aurait eu une confusion avec Jacques Doriot. Lacouture, qui rapporte cette rumeur, ne croit pas à cette interprétation. Il penche pour l'hypothèse d'une concession faite aux communistes pour pouvoir être plus ferme sur d'autres points.

« Le général De Gaulle a écouté Mauriac, et a refusé la grâce. Quoi qu'il en pensât, De Gaulle ne pouvait s'opposer à toutes les exigences des communistes qui constituaient un tiers du pouvoir, sinon davantage. Ils exigeaient la tête de Brasillach, qui avait conduit bien des leurs au poteau. Je pense que De Gaulle a fait la part du feu.

Toutefois, dans le fonds De Gaulle déposé aux Archives nationales, on a retrouvé une note relative à l'« affaire Brasillach » dressant une liste des charges pesant sur l'écrivain. Parmi elles, il est présenté comme « un des responsables de l'assassinat de Mandel », personnalité dont il demandait régulièrement la mise à mort dans son journal *Je suis partout* et pour laquelle De Gaulle éprouvait estime et respect. Enfin, De Gaulle écrit dans ses « Mémoires » que « le talent est un titre de responsabilité », faisant de ce talent une circonstance aggravante, car il accroît l'influence de l'écrivain.

Robert Brasillach fut inhumé au cimetière de Charonne, dans le XX^e arrondissement de Paris. Chaque année, le 6 février, le Cercle franco-hispanique organise un dépôt de gerbes sur la tombe de Robert Brasillach.

Procès de Robert Brasillach

http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=evxU2v1yKwg



Cimetière de Charonne

Dans un autre registre, le blog « au milieu des ruines » reproduit un article de François Brigneau datant de 1989 et suscite des commentaires divers et variés

Fusiller Brasillach

« A mon avis on pouvait parfaitement le fusiller pour un tas de raisons, toutes plus valables les unes que les autres. Il n'était pas républicain. Il n'était pas démocrate. Il n'éprouvait pas pour les Juifs, le caractère juif, l'intelligence juive, le talent juif, la réussite juive, l'admiration qu'il est utile de manifester. J'ajouterai même qu'il lui arrivait d'être antisémite, ce qui est affreux et, qui plus est, interdit. Il était gai. Il croyait que la parole engageait et que les responsables devaient assumer leurs responsabilités. Il aurait voulu que les Français fussent plus conscients de ce qu'était la France et sa magie. Il était amoureux de la vie, des jeunes filles, du soleil sur la mer Méditerranée, du théâtre, de Paris, de la jeunesse qui passe comme les nuages dans le ciel. Il était simple, et modeste, malgré son étincelante supériorité. Il était d'un courage splendide, et pudique. Il l'a prouvé.

Cet homme de 35 ans, qui avait conservé la grâce de l'adolescence, et nourrissait pour sa mère un amour ébloui, on l'imagine mal, dans sa cellule, pendant deux semaines, vivre sans craquer, entre la porte à l'œil toujours ouvert et la fenêtre avec barreaux, sous la lampe allumée jour et nuit, avec sept kilos de chaîne aux jambes. Et pourtant... Il l'a écrit, à la date du dernier jour, car il savait depuis la veille : *"On dit que la mort, ni le soleil, ne se regardent en face. J'ai essayé pourtant. Je n'ai rien d'un stoïcien et c'est dur de s'arracher à ce qu'on aime... Une de mes nuits a été mauvaise et le matin j'attendais. Mais les autres nuits, ensuite, j'ai dormi bien calmement. Les trois derniers soirs, j'ai relu le récit de la Passion, chaque soir, dans chacun des quatre Evangiles. Je priais beaucoup et c'est la prière, je le sais, qui me donnait un sommeil calme. Le matin, l'aumônier venait m'apporter la communion. Je pensais avec douceur à tous ceux que j'aimais, à tous ceux que j'avais rencontrés dans ma vie. Je pensais avec peine à leur peine. Mais j'essayais le plus possible d'accepter"*.

Dans les périodes troublées et dangereuses, la hauteur, la noblesse, la loyauté, la sincérité, ne pardonnent pas. En outre, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, Brasillach, écrivain engagé dans la guerre civile mondiale, avait commis une erreur politique épouvantable. Comme M. Mitterrand, il pensait que la Grande Allemagne pouvait nous protéger d'une double invasion soviétique et américaine. Et puis, raciste sur les bords, oh que ce n'est pas beau, à tout prendre, Brasillach préférait un million de frisés chez lui que six millions de crépus. Entre les différents types de chleuhs, il avait fait son choix. Le mauvais. Ça ne pardonne pas. Je vous l'ai dit. Je le répète. Les raisons de le flinguer ne manquaient pas. »

François Brigneau

National Hebdo, novembre 1989

7 COMMENTAIRES :

ROSSE Feb 8, 2012 05:34 AM Le statut d'intellectuel qui pousse les autres à la boucherie tout en affirmant ne pas avoir de sang sur les mains est écoeurant. D'Annunzio, Pearse ou Byron ont mis leur peau au bout de leurs idées à la différence d'un Barrés véritable prima dona ignoblement chauvine pendant la guerre de 14. Malraux, lui, n'a été qu'un imposteur toute sa vie. Brasillach membre du comité de parrainage de la LVF n'a jamais tiré un coup de fusil. Chacun son rôle bien sur. Mais il est juste que chacun règle son addition lorsque l'heure est venue. Répondre

Ivane Feb 8, 2012 05:44 AM T'as raison, fusillons, fusillons !! Répondre

Ivane Feb 8, 2012 05:53 AM En outre, accuser Brasillach de pousser à la boucherie est particulièrement ignoble. Brasillach a tout fait pour empêcher qu'une nouvelle guerre n'ensanglante les deux nations française et allemande. ce sont d'autres salopards qui ont tout fait pour que la boucherie reprenne vingt ans après. Et ces

salauds-là n'ont pas été inquiétés à la "libération". Au contraire...Répondre

AnonymeFeb 8, 2012 09:14 AMBrasillach par Saint-Loup:

<http://club-acacia.over-blog.com/article-saint-loup-brasillach-et-les-guerriers-98729117.html>

Nicodème.Répondre

IvaneFeb 8, 2012 09:16 AMOui mais y'a pas la source... Ils aiment pas les sources dans la mouvance... je suppose que c'est J'ai vu l'Allemagne... me rappelle plus... faudrait que je me lève et que j'aille chercher le livre... mais je scanne du Péguy... peux pas tout faire... suis un génie fatigué...Répondre

AnonymeFeb 8, 2012 10:15 AM"J'ai vu l'Allemagne",c'était avant la guerre non?

Ce serait peut-être "Götterdämmerung" alors?

Si tu trouves le temps,tu nous diras bien.On a pas tous la chance d'avoir une bibliothèque comme la tienne...

Nicodème.Répondre

ROSSELFeb 8, 2012 11:53 AMLa sacralisation des intellectuels qui ne s'impliquent pas physiquement tout en incitant le commun des mortels à aller au casse-pipe me dégoute. Je ne reproche pas à Brasillach d'avoir parrainé la LVF sans avoir lui-même pris les risques de Doriot. Autant il me semble injuste d'envoyer un combattant vaincu au poteau, autant il me paraît normal qu'un idéologue assume le possibilité de s'y trouver collé en cas de défaite. Peu importe le camp et le talent réel ou supposé.Répondre

Blog *Ivaneaumilieudesruines*, 6 février 2012

Robert Brasillach : Le bonheur

Poème de Robert Brasillach, datant de juillet 1929. Robert Brasillach avait tout juste 20 ans et déjà cette appréhension face à ce bonheur, si fugace, qui nous échappe...

Il faut aimer le bonheur avant tout,
L'eau qui se froisse sous le vent,
La grappe rose et cette pêche d'août
Qu'un ange apporte à l'enfant.
Il faut aimer la peur dans les couloirs,
Les albums avec le singe et l'ours,
La pelouse avec ses deux miroirs
Où tombe le jour.
Voici le cerceau sous les marronniers bleus :
Vers la clairière rouge il court encor,
Et la barque de bois qui servait à nos jeux
Appareille quand je dors.
Il faut aimer le sommeil qui nous rend
Le pain, le sel, le bonheur oublié,
Le jour de mai sur les buissons luisants,
Et l'enfant aux groseilliers.

Saint-Loup : Brasillach et les guerriers

Il y a 67 ans, Robert Brasillach était assassiné au Fort de Montrouge, par les terroristes de la République, à nouveau au pouvoir après cinq années de libération.

En ce 6 février, souvenons-nous aussi des héros de 1934, tombés eux aussi sous les balles de la gueuse, cette vieille putain qui n'en finit plus d'agoniser malgré les renforts de l'extrême droite la plus haïssable. C'est contre eux aussi, contre les parvenus ayant acquis malhonnêtement des fortunes immenses, contre ces politiciens du régime qui, du haut de leurs palais, de Montretout ou d'ailleurs,

osaient parler de la France et des travailleurs qu'ils avaient trahi, que ces nationalistes se sont levés, qu'ils ont combattu et sont morts sans avoir cédé.

En l'honneur de nos morts, voici un texte de Saint-Loup qui rappelle que plusieurs voies s'offre au guerrier pour combattre et se sacrifier.

Saint-Loup : Robert Brasillach et les guerriers

Jusqu'en 1941, la collaboration franco-allemande, dans la mesure où elle existait, intéressait presque exclusivement les partis politiques de la zone « Nord », les journalistes et les écrivains, une certaine aristocratie et, bien entendu, les affairistes parmi lesquels bon nombre de Shylock israélites n'étaient pas les derniers à prélever leur livre de chair sur le monstre hitlérien. Le peuple, lui, se réservait. L'Allemagne n'avait exporté que les formes les plus détestables de sa puissance : la Wehrmacht frédéricienne, sa police, ses commissions de réquisition et d'achat. Elle conservait les prisonniers tombés entre ses mains après le plus loyal des combats. Alphonse de Châteaubriant, les deux Abel, Bonnard et Hermant, Drieu La Rochelle, Brasillach avaient annoncé qu'elle apportait, dans ses fourgons, la révolution fasciste. Les ouvriers attendaient une application française de cette prodigieuse transformation sociale réalisée en Allemagne par Hitler. Lui qui avait « rendu l'honneur » au peuple travailleur, qu'attendait-il pour déprolétarianiser la France ?

La collaboration s'enlisait. Aux questions de plus en plus angoissées de Drieu et de Brasillach, le directeur de l'Institut allemand, Karl Epting, ne pouvait jusqu'à nouvel ordre qu'opposer la déclaration du prophète hitlérien : « Le National-Socialisme n'est pas un article d'exportation ». Il lui était plus facile de donner satisfaction à François Mauriac qui, lui, ne demandait pas autre chose qu'un appui pour se faire jouer à Paris.

La collaboration avait rallié les plus grands des écrivains français. Plus réservé qu'Henry de Montherlant qui donnait des articles à La Gerbe, ou Giono dont Signal campait le personnage de faux-prophète, Louis-Ferdinand Céline me disait, alors que je lui demandais un article :

- Mon p'tit, j'ai écrit sur les Juifs tout ce qu'il fallait avant la guerre. Maintenant que les Boches sont là, j'veux pas en remettre. Je crache pas sur les vaincus !

Brasillach ne crachait pas sur les vaincus mais il attendait de Mussolini et d'Hitler la réalisation du fascisme qu'il avait annoncé à la France. Angoisse extrême. Nous avons sacrifié le nationalisme – trente ans avant la CED ou le Marché commun – en faveur d'une Europe unie et socialiste. Et le visage qui s'en dessinait, à travers les silences de l'Allemagne, les réticences d'Hitler, c'était un espace asservi à une nouvelle hégémonie nationale. À travers les lignes de Brasillach on pouvait lire les prémices d'un proche désenchantement.

22 juin 1941. L'Allemagne s'est jetée sur la Russie. Août 1941, Jacques Doriot, Marcel Déat, Costaini, Deloncle fondent la « Légion des Volontaires Français » contre le Bolchevisme. Désormais une porte permet de sortir, dans l'honneur, de l'imposasse de la collaboration. Se faire tuer sur le front de l'est, aux côtés des soldats allemands, voilà le moyen idéal de résoudre toutes les contradictions internes. Dans une autre hypothèse, vaincre la Russie aux côtés de l'Allemagne, c'est acquérir des pouvoirs et des droits sur elle, un moyen d'imposer le fascisme européen tel que l'entend Brasillach.

C'est aussi, donner de soi-même, en tant qu'homme politique, écrivain ou philosophe, un gage d'authenticité. Or, que rencontre-t-on dans la « LVF » ou la « Waffen SS » sur ce front où « le Diable se plaît à rire » ? Des ouvriers, des paysans, des soldats de carrière, mais fort peu d'intellectuels ! Deux écrivains seulement, dont l'exquis Jean Fontenoy, une poignée de journalistes, Lousteau, Azéma, Caton, Le Merrer. Tout le monde attend Brasillach.

Il apparaîtrait en 1942, dans le cortège de François de Brinon qui visite les postes LVF installés entre la Bérésina, Gomel et Vitebsk, en plein pays partisan. Je me souviens de son air émerveillé et craintif en même temps, alors qu'il passait devant les rudes gaillards trempés dans le bain glacé ou brûlant de la Russie. Je le revois touchant avec une sorte de respect les longs canons noirs de MG 34 et j'aperçois encore les larmes qui brillaient dans ses yeux tandis que montait, le long des mâts des petits postes, le drapeau tricolore qu'une poignée d'hommes faisaient flamber sur ces espaces inhumains.

Il disparut, entre deux blindés légers de reconnaissance, dans le sillage de l'ambassadeur, alors que le crépuscule bleu pénétrait dans les isbas et nouait ses crêpes autour des croix de bois marquant les tombes nombreuses, si nombreuses, de nos camarades français reposant dans le cimetière de Smorki. Il allait visiter les célèbres fosses de Katyn où se décomposait l'élite des officiers de l'Armée polonaise, « l'intelligenza » héroïque de ce petit peuple, assassinée par Joseph Staline. On le revit plus sur le Front de l'Est.



Robert Brasillach, second en partant de la gauche

Je le rencontrai de nouveau en 1943, dans un salon de l'ambassade allemande de Paris. Je ne frayais jamais, par principe, avec les « salonnards » de la collaboration, une collaboration qui devenait, pour ces gens, purement alimentaire. Mais il me fallait rencontrer là Otto Abetz ou Achenbach. C'est Robert Brasillach que j'aperçus. Il se tenait appuyé aux tapisseries grises, face aux fenêtres donnant sur le jardin et la Seine, isolé, recevant de face la froide lumière du nord. On aurait dit un très sage élève de « Cagne » attendant son tour de passer devant l'examineur. Les dames collaborantes ne le fêtaient pas. Il était célèbre, certes, mais laid. Je m'approchai de lui et saisi l'occasion pour lui demander un article.

Je dirigeai alors le journal de la LVF, Le Combattant européen que j'avais arraché à sa direction purement allemande en revenant de la Russie, avec l'aide intelligente et francophile de Bentman, le beau-frère d'Otto. Brasillach me répondit :

-Oh, ce n'est pas vraiment possible. Le Combattant européen est un journal de soldat. Je suis indigne d'y écrire une seule ligne car l'âge et les moyens physiques de me battre à la LVF et je reste à Paris, « planqué ». Ce n'est pas possible.

Cette merveilleuse sincérité m'impressionna. Elle ne suffisait pas à expliquer l'absence de Brasillach parmi les guerriers. Je sentais bien que son courage était d'une autre essence que le nôtre, que son combat se situait à des altitudes plus élevées, mais il m'a fallu des années pour en comprendre la philosophie.

J'ai rapporté dans Les Volontaires les entretiens de Brasillach avec l'un de ses camarades de l'École normale que j'appelle, pour d'impérieux motifs de discrétion, « Le Fauconnier ». Mais je ne le revis qu'une fois en 1944. Je lui demandai :

-Quand partez-vous ?

C'était en août. La plus gigantesque rafle policière, la plus impitoyable des Inquisitions que le monde ait jamais connues, s'apprêtaient à déferler sur la France, vêtues des plus mensongères couleurs du patriotisme. Brasillach me dit :

-Je ne pars pas.

Il ajouta en souriant, timide et modeste comme à l'accoutumée :

-Voyez-vous, je suis comme Danton. Je ne peux pas emporter ma patrie à la semelle de mes souliers !

Pauvre Brasillach ! Naïf Brasillach ! Il n'avais pas compris que l'heure était venue d'écouter Trotzky : « En période de troubles graves, le premier devoir d'un révolutionnaire est de plonger dans l'anonymat des foules pour survivre. » J'avais lu Trotzky. Entre les communistes et nous n'existait qu'une fragile frontière représentée, il est vrai, par ce rideau de mort qui flambait sur le front de l'Est. Mais en ce qui concerne Brasillach, je compris plus tard que ce que je prenais pour de la naïveté n'était que la réponse fournie à l'appel du destin plus élevé que celui du révolutionnaire que j'étais.

Je ne le revis plus. J'appris la nouvelle de son supplice dans les Alpes de Bavière.

C'est en parlant avec Charles Lesca, en relisant Je Suis Partout bien des années plus tard, en République argentine, que j'ai compris pleinement le sens profond de l'absence de Brasillach parmi les guerriers du fascisme. En 1944, le climat interne du journal qu'il animait s'était profondément altéré. Il

y avait le clan des propagandistes et celui des consciences. Brasillach dominait celui-ci. C'était l'époque où il déclarait :

-Je ne puis tromper mes lecteurs en écrivant que l'Allemagne va gagner la guerre puisque je sais désormais qu'elle est perdue.

Admirable leçon pour les journalistes d'aujourd'hui, qui ne savent plus résister aux ordres de « grands patrons » de presse qui poussent leurs entreprises dans les bas-fonds les plus troubles de l'esprit humain !

Enfin je compris tout. Brasillach ne s'était pas mêlé aux guerriers parce qu'il avait horreur de la guerre. Plus exactement, il ne pardonnait pas au fascisme de s'être laissé acculé à la guerre, ou de l'avoir provoquée (l'histoire ne s'est pas encore prononcée là-dessus et toutes les propagandes de « responsabilités », y compris à Nuremberg, tomberont dans l'oubli). La grande chance du fascisme, c'était la paix. Nous, les guerriers, ne regrettons rien, sinon, comme Brasillach, cette grande espérance de l'Europe fasciste en grande partie trahie par Hitler lui-même ; Hitler donnant à son appétit de nouvelles terres germaniques la primauté sur l'exportation de la révolution sociale qu'il avait réalisé et qui possédait une valeur universelle. Nous, les guerriers, avons été trompés quant aux buts de la guerre en Russie. Mais nous l'avons faite pour détruire le Bolchevisme, donc le Mal (et nous l'avons effectivement détruit en Russie) en même temps que pour sortir, le front haut, de l'impasse de la collaboration. Brasillach a choisi une autre voie, mais il s'est échappé par une porte plus étroite. Et lui vit – alors que nous sommes depuis longtemps oubliés.



Un être de lumière comme lui ne pouvait pas mener le combat avec des armes ordinaires. Il lui en fallait de mieux trempées que celles des Spartiates qu'il admirait. Il les a trouvées dans le supplice et sa mort vise plus haut que sa vie, son sacrifice porte infiniment plus loin que sa plume. Il a « transfiguré » jusqu'au fascisme qu'il soutenait.

Le fascisme, le national-socialisme sont morts en même temps que lui et ne ressusciteront point. Mais pendant que les guerriers luttèrent pour leur conservation, que Spartacus poussait à l'extrême la révolte des Aryens, naissaient des formes plus hautes de la pensée, façonnées par une objectivisation de la science. L'homme d'avant 1939, qui ne pouvait se définir comme le chrétien du Moyen Age, qui ne savait plus exactement qui il était, ne savait même plus s'il « était », après 1945, sait exactement ce qu'il représente, du moins à travers les élites. Il existe aujourd'hui une nouvelle créature, une nouvelle religion.

En se précipitant sur la France en 1944, les Inquisiteurs, chargés de mission par les Cosmopolites, ne pouvaient pas ne pas commettre les fautes capitales qui ont toujours produit les mêmes effets. En suppliciant Brasillach, ils ont fourni un martyr à la religion qui venait de naître, un parmi bien d'autres, certes, mais de qualité exceptionnelle. *Sanguis martyrum semet christianorum*. Il est vrai qu'il ne s'agit plus de christianisme, puisque Dieu, lui aussi, est mort.

Blog *Club Acacia*, 6 février 2012

Autres commémorations...

Pour le 6 février, de nombreux sites nationalistes ont rendu hommage à Brasillach, reprenant des textes du poète. Le site *kehlmarmk* reprend ainsi dans sa livraison du 28 janvier 2012 le récit de la mort de Brasillach de Jacques Isorni et plusieurs poèmes, dont *L'Enfant honneur* et *mon pays me fait mal*. Ce dernier poème est également repris sur le site de la fédération du Calvados du Parti de la France, le mouvement de Carl Lang.

BRASILLACH SUR INTERNET... (SUITE)

Le pardon aux autres est une notion inconnue au sein de la religion juive. Sur un site de la communauté sépharade repéré par nos amis du blog des ARB, cet article haineux glorifiant l'assassinat de Robert Brasillach. Rappelons à toutes fins utiles que les 800.000 Juifs vivant en Afrique du Nord (une grande part installés après 1931) ne furent absolument pas inquiétés lors de la Seconde Guerre Mondiale, protégés qu'ils furent par Vichy. Le journaliste Jean-Pierre Cohen et le pédiatre Aldo Naouri en ont d'ailleurs été publiquement très reconnaissants...

"le fusiller ce n'était que justice"

« - ah mais je suis certaine que Brasillach avait de bonnes raisons de nous haïr, nous, les Juifs. De très bonnes raisons, que je refuse de connaître. Je le préfère comme écrivain à Céline, mais le fusiller ce n'était que justice. Les mots peuvent tuer. Mais Bilger ne veut pas la mort de Sarko pour racheter celle de Brasillach, non non. Le courage intellectuel est l'excuse de ceux qui en manquent - comme s'il en fallait pour penser, parler et écrire - Brasillach était un pleutre qui se servait de sa plume pour tuer et médire mais est-ce que cela dérange Bilger? »

- a la une 28/07/2009 à 20h17Gang des barbares : Me Szpiner se lâche sur Bilger et les avocats. Selon le magazine, Me Szpiner, ancien avocat de Jacques Chirac et d'Alain Juppé, y qualifiait les avocats de la défense de « connards de bobos de gauche » et l'avocat général Bilger de « traître génétique », n'hésitant pas à rappeler que son père avait été condamné pour collaboration pendant la guerre. Ambiance.(c'est pour ça qu'il a écrit un livre à la gloire de Brasillach? c'était un copain de son père?) » ([Forum sepharade-janine](#), 31 janvier 2012).

Un hommage au (sinistre journaliste de "Je suis partout") Brasillach a eu lieu à l'église St Séverin samedi 6 février

Un hommage au (sinistre journaliste de "Je suis partout") Brasillach a eu lieu à l'église St Séverin samedi 6 février, les nostalgiques de la collaboration, lui ont rendu hommage ainsi qu'à son beau frère Maurice Bardèche, le premier est celui qui réclamait les déportations des Juifs, le second qui assurait que les camps n'étaient qu'une invention.

Cette messe aurait été annoncée dans le journal Rivarol deux semaines auparavant !

Mais ce n'est pas tout ! Le "sinistre collaborateur, dirigeant le journal "Je suis partout", recevra un autre hommage, au Théâtre du Nord-Ouest à Paris par le biais de deux lectures des Poèmes de Fresnes, qu'il avait écrit alors qu'il était incarcéré et en attente de son exécution !

M'étonnant de ce que je venais d'apprendre, je suis allée sur Internet et bien sûre, sur des sites d'extrême droite j'ai effectivement trouvé ceci : ==>

Poèmes de Fresnes les 22 février et 1er mars 2010 à Paris

Deux lectures exceptionnelles rendant hommage à Robert Brasillach auront lieu à Paris, au théâtre du Nord-Ouest (dans le cycle *Des prisons et des hommes*) les lundi 22 février et 1er mars 2010 à 19h00.

Poèmes de jeunesse - Poèmes de Fresnes avec Muriel Adam, Anne Brassié, Philippe d'Hugues, Philippe Ariotti, Daniel Desmars. Théâtre du Nord-Ouest 13, rue du faubourg Montmartre 75009 Paris (Métro Grands Boulevards) Réservation: 01.47.70.32.75 ou 06.80.18.88.69 (Le livre de Monsieur Philippe d'Hugues sur la vie de Robert Brasillach sera disponible au sortir de la représentation, dédié par l'auteur en personne)

<http://synthesenationale.hautetfort.com/-->

Et :

La messe en mémoire de Robert Brasillach, Maurice et Suzanne Bardèche sera célébrée le samedi 6 février à 10h à l'église St-Séverin. L'ensemble des amis de l'association est ensuite invité à se rendre au cimetière Saint-Germain de Charonne (place Sainte-Blaise) <http://www.yann-darc.com/article-conference-parisienne-des-amis-de-robert-brasillach-le-5-fevrier-2010-a-paris-44129869.html>

COMMENTAIRES

le 17/10/2010 à 13:55

normal qu'on célèbre des collabos dans les églises!! avec un pape ancien-nazi à sa tête on ne peut pas s'attendre à autre chose. L'église (pas le catholicisme) montre enfin sa vraie nature. Que dire aussi des ouvrages révisionnistes et fascistes qui sont vendus ouvertement à la sortie de ces lieux de cultes.

papi66 le 10/02/2010 à 19:51

hélas on les sort par la porte, ils reviennent par la fenêtre et ce ne sont pas les alliances de l'UMP qui vont faire diminuer le phénomène

HannaL le 10/02/2010 à 18:49

@GrandfredBonsoir, Il ne s'agit pas là d'un simple défilé ou manifestation comme ce que le PSF ont l'habitude de faire, mais d'un hommage à l'église avec seau à eau bénite et le goupillon ! C'est la honte !

grandfred le 10/02/2010 à 18:37

tiens comme c'est curieux ! les fachos sont très souvent tolérés dans les rues de nos villes (ref. : tous les 9 mai à PARIS, etc...) ces derniers temps !!

Le Post, 10 février 2010

Extension du domaine "judéocentrique"

Le "Passek", qu'il est inutile de présenter aux cinéphiles, a fait l'objet d'une profonde refonte, passant de 758 pages en 1991 à 1120 pages dans la « nouvelle édition entièrement mise à jour » de septembre

2011 (le format des deux éditions étant identique).

Avant d'y revenir un peu plus en détails, en me focalisant sur mon champ de recherche privilégié, notons une extension du "judéocentrisme" dans le domaine du cinéma, pour reprendre le terme utilisé par Éric Conan et Henry Rousso à propos de « la place démesurée prise par la question du souvenir de Vichy et de la Shoah, devenus, notamment auprès de la deuxième et de la troisième générations après la guerre, un élément constitutif de l'identité juive ». Ainsi, en plus de corriger la date de naissance de Bardèche, aurait-il pu être précisé que, lors de la rédaction de leur *Histoire du cinéma*, Maurice Bardèche et Robert Brasillach étaient respectivement les critiques cinématographiques de 1935 et de *La Revue universelle* (information plus pertinente que le journal dans lequel le second était critique littéraire) - de la même manière qu'il a été ajouté, dans la notice sur Pierre Bost, que ce dernier a également été critique de cinéma -, ou que l'ouvrage de MB-RB a fait l'objet de deux autres éditions. Il a été plutôt choisi, à son propos, de remplacer le bout de phrase « contestable sur bien des points mais toujours passionné (et passionnant) » par le suivant : « contestable sur bien des points – en particulier par un antisémitisme virulent appliqué au monde du cinéma – ».

Qu'il ait été jugé nécessaire de rappeler le caractère antisémite d'une partie de l'ouvrage n'a rien d'extravagant, quoiqu'il aurait pu être précisé que c'est surtout vrai d'ajouts faits à la seconde édition⁵, publiée sous l'Occupation. Il est en revanche bien dans le ton d'une époque marquée par la couardise quasi généralisée qu'il ait paru indécent de reconnaître que des auteurs antisémites avaient pu aussi écrire une œuvre toujours passionnée et passionnante.

Je reproduis ci-dessous les deux notices sur Maurice Bardèche et Robert Brasillach, parues l'une dans le *Dictionnaire du Cinéma* (dir. Jean Loup Passek, assisté de Michel Ciment, Claude Michel Cluny et Jean-Pierre Frouard, Paris, Larousse, octobre 1991, p.49, par Dominique Rabourdin), l'autre dans le *Dictionnaire mondial du Cinéma* (coord.réd. Christian Viviani [autres membres du comité de rédaction : Michel Baptiste, Jean A. Gili, Lucien Logette, Daniel Sauvaget], Paris, Larousse, septembre 2011, p.87, notice revue, et dépourvue de signature).

- Version de 1991 :

Bardèche (Maurice), écrivain français (Dun-sur-Auron 1909) et Brasillach (Robert), journaliste et romancier français (Perpignan 1909 – Fort de Montrouge 1945). Robert Brasillach est le critique littéraire en titre de *l'Action française* quand il publie en 1935, avec son beau-frère Maurice Bardèche, une *Histoire du cinéma* (chez Denoël), rééditée, avec de nombreuses additions et modifications, en 1943, 1948 et 1953. Le plus grand mérite de ce livre, de grande audience à l'époque, contestable sur bien des points mais toujours passionné (et passionnant), est d'être l'un des tout premiers à avoir une ambition aussi universelle. Lors de la première publication de leur ouvrage, les deux auteurs avaient tout juste vingt-six ans. D.R. [Dominique Rabourdin]

- Version de 2011 :

Bardèche (Maurice), écrivain français (Dun-sur-Auron 1908 – Canet-Plage 1998) et Brasillach (Robert), journaliste et romancier français (Perpignan 1909 – Fort de Montrouge 1945). Robert Brasillach est le critique littéraire en titre de *l'Action française* quand il publie en 1935, avec son beau-frère Maurice Bardèche, une *Histoire du cinéma* (chez Denoël), rééditée, avec de nombreuses additions et modifications, en 1943, 1948 et 1953. Le plus grand mérite de ce livre, de grande audience à l'époque, contestable sur bien des points – en particulier par un antisémitisme virulent appliqué au monde du cinéma – est d'être l'un des tout premiers à avoir une ambition aussi universelle. Lors de la première publication de leur ouvrage, les deux auteurs avaient tout juste vingt-six ans.

Blog *Mister Arkadin*, 18 juin 2012

⁵ François Albera, dans un article paru dans la revue *CiNéMAS* (vol. 21, n°2-3, « Des procédures historiographiques en cinéma », printemps 2011, p.55) parle « du Bardèche et Brasillach de 1935 et de l'infâme réédition de 1943 », ce qui sous-entend que celle de 1935 ne l'est pas ("infâme")

Brasillach l'écrivain et Péguy l'intellectuel



"Du peuple de Paris, ce peuple singulier, à la fois conservateur et révolutionnaire, Péguy parle d'une façon aussi délicieuse et aussi juste qu'il parle du paysan orléanais et beauceron. Tous ont le même goût pour le devoir d'état, sans aucune trace de moralisme ni de puritanisme, tous ont le même goût pour le plaisir du travail. A travers les pages de ce petit livre, la France qui se dessine trait à trait est bien cette France mystérieuse à l'étranger, claire à ses fils, sur laquelle on a si peu l'habitude de réfléchir parce que notre connaissance n'en est pas discursive, mais congénitale. On la comprendra mieux après ces proses et ces poèmes magnifiques. Ne nous laissons pas emporter par les illusions de l'amour filial : trop d'éloges peuvent nous gêner, je le sais bien, dans cette auto-propagande que les faits ont rendue parfois tragiquement fausse. N'y prenons pas appui pour nous trouver tous beaux et bien lettrés, et pour vouloir donner des leçons à l'univers. Mais accordons-nous sur ce point : si la France a perdu les qualités dont naïvement la louait Péguy, à nous de les lui rendre."

Robert Brasillach
Les quatre jeudis, 1944

- Le petit peuple de Paris, l'amitié, le soleil de la Catalogne, la jeunesse qui s'attarde... Non il n'y a pas que la haine raciale chez Brasillach...

Je ne dirai pas qu'il s'est laissé séduire, je ne dirai pas, comme certains de ses thuriféraires le laissent entendre, que c'est presque par inadvertance qu'il a dérivé jusqu'aux regrettables lignes de délation qu'on trouve ici ou là* ... Mais il ne faut pas supposer que toute une vie ne se concentre qu'en ces années de guerre et de haines... Ces années avec leurs conséquences inévitables qui accompagnent toute guerre de religion... Cette guerre contre le déclenchement de laquelle avaient pourtant écrit et milité Brasillach et ses camarades, au premier rang desquels Charles Maurras... Jamais sans doute le vieil homme n'avait été aussi grand qu'en ces années-là où, contre ses tendances germanophobes, le

vieux lutteur laissait parler la raison contre le cœur, expliquera Brasillach à propos du vieux maître des Martigues... Les manigances du clan de la guerre, l'arrogance de ceux qui, arrivés d'hier, œuvraient à déclencher un nouveau conflit qui finirait le travail génocidaire commencé vingt années plus tôt... Il faut mettre cela en amont, sans quoi on ne comprend rien à la rage, on ne saisit pas la haine qui s'est emparée d'un pays jeté à terre par une guerre déclenchée par les antimilitaristes mués en un tournemain en boutefeux et en croisés de la démocratie...

Je rappelle tout cela parce qu'il semble à la mode - y compris à droite - d'abonder dans le sens médiatique et de vitupérer l'écrivain sans discernement, sans même examiner ce qui pourrait lui être reproché...

- Je me demande quand même si le goût des intellectuels pour le travail (oui j'appelle Péguy intellectuel) ne correspond pas à ce travers bien français de juger les choses de l'extérieur. Je veux dire que connaissent-ils du "travail" Péguy et Brasillach? Ce qu'en connaissent les éternels étudiants qui ne quittent la douceur du cocon de l'enseignement que pour rentrer dans celui de la vie intellectuelle... Encore Péguy a-t-il cette honnêteté de se vouloir socialiste... Le plaisir du travail je t'en ficherais...
- Cette auto-propagande que les faits ont rendue parfois tragiquement fautive : cette formule est délicieuse qui traduit si bien les mensonges pieux de toute propagande politique dite nationale... D'autant plus chère que Brasillach ne veut pas se laisser duper pour, armé de la métaphysique de la subjectivité, donner des leçons à l'univers... Puissent les droitistes d'aujourd'hui faire preuve d'autant de lucidité quand ils se mêlent de juger des vertus et des défauts des uns et des autres...

* Encore ces passages ne les lis-je qu'à travers des biographies, n'ayant pas les articles de 43-44 en entière disposition.

Blog *Ivaneaumilieudesruines*, 5 mars 2012

EN BREF

L'école informelle contre-révolutionnaire

III - De Maurras à 1914

Pourquoi Maurras? Parce qu'avec lui va commencer une nouvelle période de la pensée contre-révolutionnaire. Il en devient le principal animateur, de 1908 à 1944, avec son Action française et son quotidien du même nom.

Léon Daudet (1867), Charles Maurras (1868), Joseph de Tonquédec s.j. (1868), Auguste Cochin (1876), Réginald Garrigou-Lagrange o.p. (1877), Jacques Bainville (1879), Henri Charlier (1883), Antoine Lestra (1883), Henri Massis (1886), La Varende (1887), Bernanos (1888), André Charlier (1896), Pierre Gaxotte (1895), Gustave Corçaô (1896), Michel Dacier (1896), Henri Rambaud (1899).

Et de 1900 à 1914, ceux qui sont nés pendant cette période intense que l'on peut appeler l'avant-guerre patriotique française :

Abbé V.-A. Berto (1900), Jacques Perret (1901), Gustave Thibon (1903), Luce Quenette (1904), Mgr Marcel Lefebvre (1905), Marcel De Corte (1905), Louis Salleron (1905), Alexis Curvers (1905), Charles De Koninck (1906), Raymond-Léopold Bruckberger o.p. (1907), Fernand Sorlot (1908), Jules Monnerot (1908), Robert Brasillach (1909), Louis Jugnet (1913), Jean Ousset (1914), Roger-Th. Calmel o.p. (1914).

Jean Madiran
Présent, 18 février 2011

La Tragédie de l'Épuration (Le Système 1943-1951)

« De Gaulle s'est avéré incapable de maîtriser les haines partisans (à commencer par la sienne) et d'empêcher l'orgie criminelle d'une tourbe qui n'avait rien de commun avec les authentiques héros de la Résistance et de la France Libre » Entretien avec le Dr Bernard Plouvier, préfacier du livre de Jean Mazé (propos recueillis par Fabrice Dutilleul)

Sitôt réédité après 70 années d'oubli ou de purgatoire, ce livre est un franc succès : cela vous étonne-t-il ? Pas du tout. L'ouvrage avait fait un « tabac » en 1951, lors de sa parution sous le titre : Le Système. 1943-1951, et ce en dépit du silence sépulcral de ce qu'il est convenu d'appeler la grande presse. Ce silence s'expliquait en grande partie parce que l'auteur avait décrit de façon très précise l'épuration du monde de l'édition, de l'imprimerie et de la presse. Les années 1944-46 avaient vu un énorme transfert de propriétés dans ce domaine, le plus souvent par expropriation pure et simple et bien des propriétaires ou actionnaires spoliés n'avaient nullement été des « collaborateurs de l'Occupant ». Que la nouvelle jeunesse de ce livre rencontre un franc succès étonne d'autant moins que l'Épuration a été en France une authentique tragédie.

Une tragédie légale ? Oui et non ! Mazé décrit fort bien le « bidonnage » juridique, véritablement effarant, qui a servi d'alibi à l'Épuration légale. Dans la préface de cet ouvrage, j'ai dressé une brève notice biographique des trois juristes renommés qui lui ont donné ses fondements hors normes et présidé ensuite à l'application de ces lois d'exception. Le vainqueur a tous les droits, c'est bien connu. Mais l'application du Droit du poing doit s'accompagner d'un minimum de décence : on ne parle pas de justice, encore moins d'éthique, quand on bafoue les règles juridiques de la République. Parallèlement, il y eut une Épuration illégale, criminelle et crapuleuse, fort sanglante dans les départements du sud-ouest et du centre du pays, dirigée par les caciques locaux du Parti communiste français (PCF) et des Francs-tireurs et partisans (FTP) de même obédience moscoutaire, réalisée dans de très nombreux cas par des réfugiés politiques, des « Rouges » espagnols, mais aussi des individus provenant d'autres pays d'Europe. Les authentiques héros de la Résistance s'abstinrent généralement de participer à ces tueries, viols, pillages et incendies criminels, sans même parler du « carnaval moche », celui des femmes tondues (et souvent violées, avec ou sans sévices annexes) pour « collaboration horizontale », d'ailleurs pas toujours avérée. Pourtant, depuis les années 1980, certains auteurs estiment que l'Épuration à la française aurait été plutôt indulgente. C'est au sens strict une absurdité, une forme de négationnisme non sanctionnée par la loi, contrairement à d'autres variétés. C'est la manifestation de haine de certains auteurs, généralement issus d'une communauté où l'on est furieux d'avoir constaté la mort naturelle de gens que l'on aurait voulu voir fusillés ou l'absence de jugement de ceux qui s'étaient réfugiés, en 1944 ou 1945, dans les rares États pratiquant le droit d'asile. En réalité, l'Épuration en France a été exceptionnellement lourde et ce n'est pas déflorer l'ouvrage de Mazé que de citer quelques chiffres que l'auteur n'a pu donner, faute de documentation précise à l'époque où il rédigeait son texte, déjà fort précis. L'Épuration illégale a fait entre 10'000 et 11'000 victimes, dont la plupart ont été torturées voire mutilées (on ne peut, par décence, être plus précis) avant d'être assassinées. Le chiffre de 5'009 exécutions sommaires, présenté en 1974 et repris par la gent universitaire et académique, n'a pris en compte que les dossiers de 53 départements sur les 90 de métropole, négligeant même

certaines départements où la rumeur publique avait rapporté de vastes tueries ! L'Épuration légale, si l'on s'en tient aux données du ministère de la Justice, a donné lieu à 127'751 procès, aboutissant à 6'763 condamnations à mort avec confiscation intégrale des biens du condamné (767 condamnés ont été exécutés), 38'266 peines de travaux forcés ou de prison avec confiscation totale ou partielle des biens, 49'723 dégradations nationales sans autre condamnation et un peu moins de 33'000 acquittements (26 % du total des procès), après des mois, voire des années de prison préventive. 22'000 fonctionnaires civils et militaires ont été révoqués, pour faire de la place aux clients des nouveaux maîtres et à d'authentiques résistants et Français libres. Divers auteurs ont donné des statistiques plus effarantes encore, singulièrement pour ce qui est des assassinats, des tortures, bref ce qu'il est convenu d'appeler la « justice sommaire », qui n'a rien de commun avec l'institution judiciaire. Il n'est pas sans intérêt de signaler, ce que ne pouvait faire Mazé à son époque, la date du dernier procès de l'Épuration : 1966, soit à la fin du second règne gaullien, et l'année où furent libérés les derniers prisonniers de l'Épuration : 1983, deux années après la prise de fonction de François Mitterrand ! N'en déplaise aux auteurs minimalistes, mondains et académiques, la Libération ne fut pas une fête de la nation française. Trop d'innocents ont été les victimes des tueries, des viols et des pillages, légaux ou illégaux. Trop de citoyens honnêtes ont été broyés par un système ignoble, sous l'effet de rancunes personnelles, de basses vengeances privées et politiques, de rivalités sexuelles ou professionnelles. Bien des « collaborateurs », singulièrement des membres ou des bienfaiteurs du PCF clandestin, sont passés au travers des mailles du filet. La responsabilité personnelle du général Charles De Gaulle est énorme dans ce crime perpétré contre l'unité nationale. Quand l'on est incapable d'assumer la première des charges publiques, on ne la brigue pas. De Gaulle s'est avéré incapable de maîtriser les haines partisans (à commencer par la sienne) et d'empêcher l'orgie criminelle d'une tourbe qui n'avait rien de commun avec les authentiques héros de la Résistance et de la France Libre.

La Tragédie de l'Épuration (Le Système 1943-1951), Jean Mazé, Préface du Dr Bernard Plouvier. Éditions Déterna, collection « vérités pour l'Histoire », 300 pages, 31 euros.

Paraz le Rebelle

Dans l'ouvrage de Jacques Aboucaya consacré à l'écrivain rebelle Albert Paraz, l'auteur notamment de *Valsez saucisses* et du *Menuet du haricot*, Robert Brasillach est cité à deux reprises

La première fois, page 74, quand est évoqué le sort des victimes de l'épuration : « *D'autre, à commencer par Brasillach, bien sûr, qui y laissa la vie, mais aussi Gaxotte, Marcel Aymé, Jean de la Varende, parmi plusieurs écrivains de valeur, payèrent cher leur compromission supposée.* »

La seconde, page 122, sur les goûts divergents en matière littéraire : « *Il y a d'ailleurs dans ces milieux nationaux toutes sortes de rivalités, de clans, et de jalousies. On peut presque dire que les mordus de Brasillach sont tout différents des mordus de Céline.* »

Cette dernière affirmation est cependant à nuancer, car s'il est vrai que les relations personnelles entre Brasillach et Céline ne furent pas toujours au beau fixe, celles entre les Amis de Robert Brasillach (basée en Suisse, « démocratie française » oblige) et le Bulletin Célinien (basé en Belgique, « démocratie française » oblige) sont plus que cordiales...

Jacques Aboucaya - *Paraz le rebelle* - L'Âge d'Homme - 2002



Librairie LES OIES SAUVAGES

Marc Vidal

Livres épuisés ou d'occasion - vente par correspondance

B.P. 16 77343 PONTAULT-COMBAULT CEDEX

téléphone / télécopie : 01 60 34 72 67

courriel: oies.sauvages@orange.fr

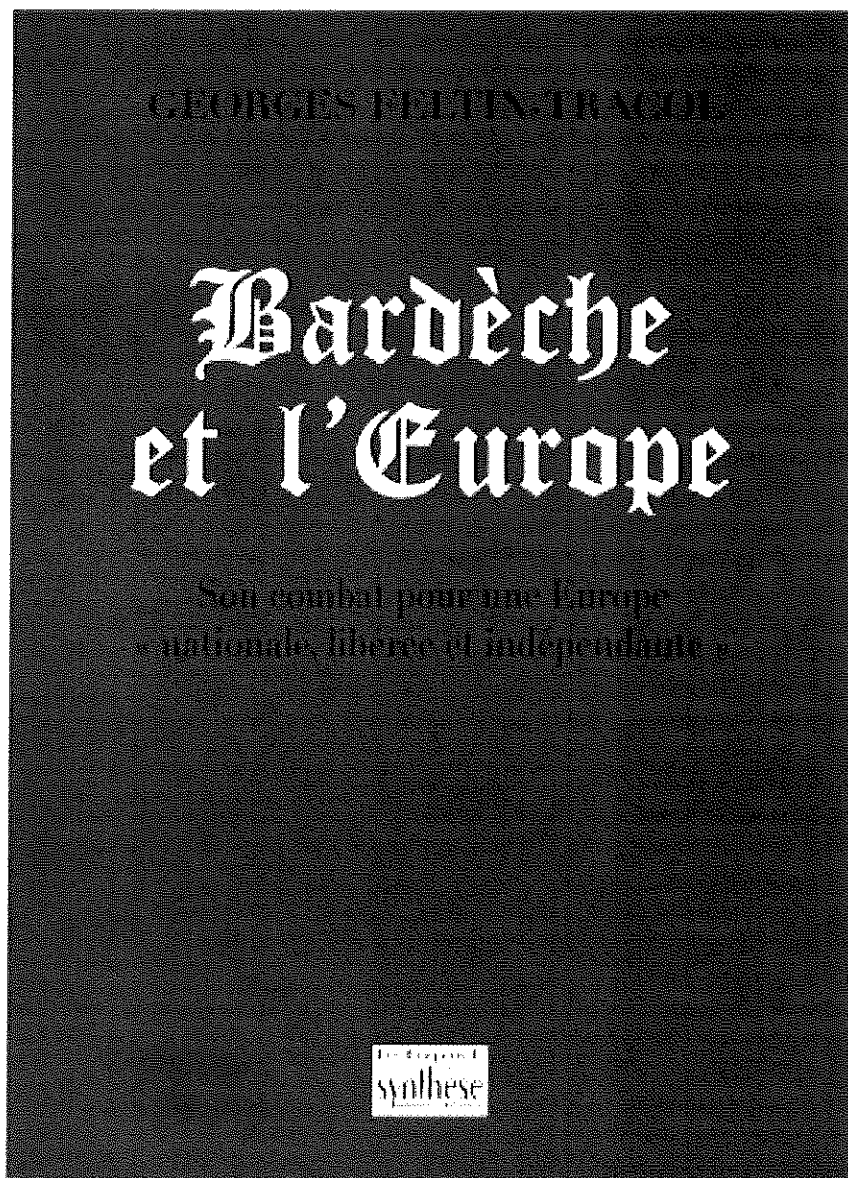
<http://www.oies-sauvages.fr>

<http://www.oies-sauvages.eu>

<http://www.delcampe.fr/boutiques/migrateur>



- 028 **BRASILLACH (Robert) : Une génération dans l'orage (Notre avant-guerre - Journal d'un homme occupé).** Plon, 1968, in-12, cartonné, 508pp, jaquette. 45,00 €
- 029 **BRASILLACH (ROBERT) : Virgile.** 15,00 €
Plon, 1931, 252pp. (manque angulaire sur le 1er plat)
- 030 **(BRASILLACH) : Brasillach en toutes lettres.** 50,00 €
Cahiers des Amis de Robert Brasillach, n°s 46 à 49, 2001 à 2004, 2 volumes in-8, 864pp.
- 031 **(BRASILLACH) : GEORGE (Bernard) : Robert Brasillach écrivain.** Production Littéraire, 1992, album in-4°, reliure pleine toile rouge de l'éditeur, 88pp, nombreuses photos, biblio, jaquette illustrée. *Recueil de photos provenant de la famille de Brasillach.* 30,00 €



Universitaire promis à un bel avenir littéraire, Maurice Bardèche entre en politique le jour de l'exécution de son beau-frère, Robert Brasillach. On devient alors le pourfendeur d'une justice de vainqueurs.

Fort d'un engagement payé par les procès et une incarcération, Maurice Bardèche est dès les années 1950 l'artisan d'une révolution mentale parmi les nationalistes français envers l'Europe. Tant au cours de la Guerre froide qu'au moment de la Détente, à la tête de la revue *Défense de l'Occident* et dans ses livres, il expose en géopoliticien fin et lucide une troisième voie nationale-européenne, parfois néofasciste, prête à dialoguer avec les nationalismes du Tiers-Monde.

Par une démarche souvent déroutante, Bardèche entend promouvoir son idée de l'Europe, une « Europe cuirassée », car « nationale, libérée et indépendante ». À l'heure où l'union européenne atlantiste, bureaucratique et mondialiste conduit à une impasse catastrophique, le raisonnement bardéchien et ses solutions retrouvent une pertinence inattendue.

L'auteur : Georges Feltin-Tracol

Né en 1970, passionné de géopolitique, d'histoire et de métapolitique, Georges Feltin-Tracol co-fonde en août 2005 le site non-conformiste, identitaire et solidariste *Europe Maxima* (www.europemaxima.com) dont il en assume la rédaction en chef. Auteur d'*Orientations rebelles* (Éditions d'Héligoland, 2009) et de *Réflexions à l'Est* (Alexipharmaque, 2012), il collabore aussi à *L'Unité Normande*, à *Réfléchir & Agir*, à *Salut public*, à *Culture Normande* et à *Synthèse nationale*.

Bardèche et l'Europe, Les Bouquins de Synthèse nationale, Avril 2013

Commande aux ARB CHF 30.—, 25 €, port compris.